

COMPTEZ VOS VISAGES

Ghost



Comptez vos Visages

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Dernier Convoi des Ombres	4
Chapitre 2 : Le Toast du Porcelaine	10
Chapitre 3 : L'Argent dans la Gorge	16
Chapitre 4 : Le Tribunal des Miroirs	21
Chapitre 5 : L'Héritage des Visages Griffés	27
Chapitre 6 : L'Ether et le Sang	33
Chapitre 7 : Le Mécanisme de la Peur	39
Chapitre 8 : La Main dans la Poche	45
Chapitre 9 : L'Invisible parmi Nous	50
Chapitre 10 : La Mémoire du Faussaire	56
Chapitre 11 : Le Verdict de l'Amirale	63
Chapitre 12 : Le Masque de Chair	68
Chapitre 13 : L'Agonie du Verglas	72
Chapitre 14 : L'Aube des Survivants	77

Chapitre 1

Le Dernier Convoi des Ombres

Le blanc n'est pas une couleur ; c'est une amputation.

À travers le pare-brise blindé du premier convoi, le monde a cessé d'exister pour devenir une répétition frénétique de néant givré. On appelle ça un blizzard dans les manuels de géographie, mais ici, c'est une purge. Le Domaine de Verglas ne se laisse pas approcher, il se laisse mériter par ceux qui acceptent de perdre leurs extrémités au profit d'un mirage. Six chenillettes noires, pareilles à des scarabées de deuil, déchirent la croûte de glace d'un lac dont personne ne connaît plus le nom.

- -42°C.
- Nulle (0,3 mètre).
- Atteindre la structure de verre avant que l'oxygène des réservoirs ne gèle.
- Des mensonges en costume de soirée.

Véra Kol, que les dossiers nomment « L'Amirale », ne regarde pas le paysage. Elle regarde son propre reflet dans le métal brossé de la portière. Elle vérifie l'angle de sa mâchoire. Elle ajuste ce masque de certitude qu'elle porte depuis trente ans, celui d'une femme qui a ordonné des tirs de barrage sur des ports en flammes. La cicatrice sous son fard épais démange. C'est un rappel physique : l'identité est une plaie qui ne ferme jamais tout à fait. Elle sent le regard du gamin à côté d'elle.

Julian Vane. « Le Poète ».

Il tremble. Ce n'est pas le froid, c'est la fréquence. Il vibre comme un câble de haute

tension sous l'orage. Ses mains, diaphanes, serrent un carnet de cuir dont les pages sont sans doute remplies de codes de coffre-fort et de vers de mirliton. Il a le regard de ceux qui ont trop lu et pas assez vécu, ou l'inverse. Ses lorgnons reflètent la console de bord.

— Vous devriez arrêter de respirer par la bouche, Julian, lâche Véra sans tourner la tête. Vous buvez votre propre angoisse. C'est mauvais pour le teint du personnage.

— Mon personnage est un esthète, Amirale. L'esthète est, par définition, une créature à bout de souffle.

— Votre personnage est un faussaire payé pour ne pas se faire démasquer avant le dessert. Tâchez de ne pas vomir sur le tapis d'accueil.

Le convoi s'arrête. Un choc sourd. Le silence qui suit est plus violent que le hurlement du vent. Ils sont arrivés.

Les doubles portes s'ouvrent avec un gémissement hydraulique. Une bourrasque de neige s'engouffre dans le hall, transformant le marbre noir en patinoire mortelle. Huit silhouettes s'extraient des véhicules. Elles ressemblent à des spectres sortant d'une soupe de lait.

Clara M., « La Baronne », est la première à franchir le seuil. Elle ne marche pas, elle dérive. Sa robe de soie noire absorbe la lumière comme un trou noir au milieu d'une explosion de diamants. Elle retire ses gants de cuir avec une lenteur obscène, révélant des doigts longs, chargés de bagues dont les pierres ont la couleur du sang séché. Elle hume l'air.

— Ça sent la cire d'abeille et le cadavre, murmure-t-elle. Un délice.

Derrière elle, le groupe se densifie. On compte les têtes. Un, deux, trois... huit. Le compte est bon. Huit mercenaires du simulacre. Huit types de paranoïa différents qui se télescopent dans un espace clos. Ils s'observent comme des loups qui auraient enfilé des tutus pour un bal de charité. L'Amirale scanne les issues. Le Poète ajuste ses lorgnons, mémorisant chaque moulure, chaque fissure dans le plafond de verre où le ciel noir semble peser des tonnes.

Le Domaine de Verglas n'est pas une maison. C'est un rictus architectural. Une cage de luxe conçue par un fou pour des invités qui n'ont plus de domicile fixe dans la vérité.

Soudain, une voix. Elle ne vient d'aucun endroit précis. Elle semble suinter des murs, filtrée par des haut-parleurs invisibles, saturée d'une politesse qui donne envie de se trancher la gorge.

— Bienvenue, mes chers masques. Vous êtes en retard d'une éternité, mais l'hiver saura se montrer patient. Débarrassez-vous de vos manteaux. Et de vos noms. Ici, le seul nom qui importe est celui que je vous ai acheté.

C'est le Mécène. Ou du moins, son signal acoustique.

Au bout du hall, une silhouette se tient en haut du grand escalier. L'homme porte un smoking d'une coupe anachronique. Mais c'est son visage qui fige le sang des invités. Un masque de porcelaine blanche, dépourvu de fentes pour les yeux, lisse, brillant sous les lustres en cristal. Un visage sans regard, une surface où chacun ne peut projeter que sa propre peur.

— Prenez vos quartiers, reprend la voix (le masque ne bouge pas). Le dîner sera servi à l'heure où les regrets deviennent insupportables. Le blizzard a verrouillé les portes extérieures. Le système de sécurité ne se réinitialisera qu'à l'aube. D'ici là, nous sommes une famille. Et comme dans toutes les bonnes familles, il y a un héritage à se

disputer.

Le Mécène tourne les talons et disparaît dans l'ombre de la galerie supérieure.

Le silence revient, lourd, gras, collant. Véra Kol sent la sueur geler sur sa nuque. Elle regarde Julian, qui note frénétiquement quelque chose dans son carnet. Elle regarde la Baronne, qui caresse une statue décapitée avec une affection inquiétante.

— Quelqu'un a vérifié si les issues de secours fonctionnaient vraiment ? demande une voix d'homme dans le fond du groupe — le « Banquier », sans doute, ou le « Juge », elle ne sait plus.

— Le blizzard fait le travail à sa place, répond Clara M. sans se retourner. On n'ouvre pas une porte quand on sait que l'enfer attend de l'autre côté pour vous moucher le nez.

:

Le givre écrit sur le verre ce que nous n'osons pas dire.

Huit mensonges debout dans une boîte de glace.

L'argent est le fil qui retient nos têtes,

Mais le couperet, lui, est gratuit.

Véra s'approche de la grande baie vitrée qui donne sur la cour intérieure. La neige s'accumule contre la vitre, formant des vagues statiques. Elle y voit son reflet, mais derrière elle, les sept autres silhouettes se floutent, deviennent des taches de couleur, des erreurs chromatiques dans ce monde de gris et de blanc.

L'un d'eux n'est pas là pour l'argent. Elle le sent. Elle a passé sa vie à traquer les traîtres au milieu des cadavres, et elle connaît cette odeur : l'odeur de la mission sacrée, celle qui ne se négocie pas. Quelqu'un ici n'est pas un acteur. Quelqu'un ici est chez lui.

— On dirait une scène de crime avant le crime, chuchote Julian, apparu à son épaule comme un mauvais génie.

— C'est une répétition générale, Julian. On vérifie que les planches ne craquent pas trop.

— Et si elles craquent ?

— Alors on change de pièce. Ou on tue le dramaturge.

Véra se détourne de la vitre. Son regard croise celui de la Baronne. Un échange de deux secondes. Un duel de prédatrices qui évaluent la solidité de leurs crocs respectifs. Clara M. sourit, un sourire qui ne touche pas ses yeux, un mouvement purement mécanique des muscles faciaux.

La paranoïa est une brume épaisse qui commence à saturer le hall. Ils sont huit. Ils sont seuls. Ils sont piégés dans une forteresse de cristal au milieu d'un désert blanc. Le contrat était simple : incarner une identité pendant douze heures, empocher les millions, repartir avec le soleil. Mais le soleil semble avoir été rayé de la carte du monde.

Une cloche résonne. Profonde. Funèbre.

L'appel pour le toast inaugural.

Ils commencent à monter l'escalier, un par un, en respectant une hiérarchie invisible dictée par l'instinct de survie. Véra ferme la marche, la main crispée sur la crosse de l'arme qu'elle a dissimulée dans la doublure de son manteau de fourrure, qu'elle refuse de quitter. Elle sent le froid de l'acier contre sa hanche. C'est la seule chose réelle dans cette maison.

En haut, le Mécène les attend, immobile devant les grandes portes de la salle à manger. Le banquet est prêt. Les bougies vacillent alors qu'il n'y a aucun courant d'air.

— Comptez vos visages avant d'entrer, murmure l'homme au masque de porcelaine.
Une fois à table, vous pourriez ne plus savoir lequel est le vôtre.

Le blizzard hurle une dernière fois contre la structure, un cri de bête blessée, avant que les portes ne se referment sur eux, avalant les huit ombres dans l'or et l'ombre de la salle de réception.

La nuit ne fait que commencer. Le verre est prêt à craquer. Et le premier sang n'attend que le premier mensonge.

Chapitre 2

Le Toast du Porcelaine

L'argenterie de la salle à manger du Domaine de Verglas ne reflète pas la vérité, elle la fragmente en mille éclats de chrome froid. Les huit convives sont assis autour d'une table d'ébène si longue qu'elle semble relier deux fuseaux horaires différents. Véra Kol, « L'Amirale », sent la pression de son holster contre sa cuisse droite, un rappel de réalité dans ce décor de théâtre de l'absurde. Elle observe Julian Vane, ce « Poète » aux mains de pianiste névrosé, qui réajuste ses lorgnons toutes les trente secondes. Il pue la peur, une odeur de sueur aigre camouflée par un parfum de violette amère qui émane de la Baronne, assise en face de lui.

Le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est une présence physique, une nappe de brouillard qui rampe sur la vaisselle de Sèvres.

SCÈNE 02 - INTÉRIEUR - SALLE À MANGER - NUIT

La caméra (imaginaire, car nous sommes dans le texte, mais le texte est une caméra) zoome sur le bout de la table.

Le Mécène ne marche pas, il glisse. Sa silhouette est drapée dans un velours si sombre qu'il semble absorber la lumière des bougies environnantes. Son visage n'est qu'une plaque de porcelaine blanche, dépourvue de traits, à l'exception de deux fentes étroites pour les yeux et d'une bouche figée dans un sourire éternel, archaïque, presque cruel. Il s'arrête en bout de table. Il ne s'assoit pas.

— Regardez-vous, commence-t-il, sa voix sortant de derrière le masque comme un souffle d'air s'échappant d'un tombeau. Regardez vos mains. Sont-elles vraiment les vôtres ? Ou sont-elles les outils que vous avez loués pour la soirée ?

Julian Vane manque de renverser son verre. Le vin rouge — un cru dont l'étiquette a été arrachée — oscille dangereusement.

— Le monde est une immense braderie de visages, continue le Mécène. Nous passons nos vies à essayer des nez, des fronts, des sourires, espérant que l'un d'eux finira par cicatriser sur notre propre vide. Vous êtes ici parce que vous êtes les meilleurs. Des artistes du mensonge. Des architectes du néant. Mais ce soir, la mascarade change de propriétaire. Ce soir, le costume va dévorer l'acteur.

Véra Kol se crispe. Elle a vu des hommes mourir dans la boue et la merde, elle a commandé des exécutions d'un simple hochement de tête, mais ce discours de métaphysique de bazar lui hérissé les poils de la nuque. Il y a un moteur qui tourne sous le plancher, un vrombissement basse fréquence qui fait vibrer les dents.

— Le masque n'est pas une dissimulation, poursuit l'homme de porcelaine. C'est une révélation. Enlevez la peau, vous trouverez le rôle. Enlevez le rôle, vous trouverez l'abîme. Je vous ai invités pour contempler cet abîme ensemble. Pour fêter la fin de vos petites vies d'emprunt.

Il lève un verre de cristal ciselé. Le liquide à l'intérieur est noir, opaque comme de l'encre de seiche ou du vieux sang.

— À la vérité, mes amis. Celle qui reste quand on a tout brûlé. Comptez vos visages, car à l'aube, il n'en restera qu'un.

— C'est quoi ce cirque ? lance brusquement la Baronne, sa voix claquant comme un coup de fouet. On est payés pour jouer les aristos de pacotille, pas pour écouter les délires d'un fétichiste de la céramique. Où est l'acompte promis ?

Le Mécène incline légèrement la tête. Le reflet des bougies danse sur la porcelaine

lisse.

— L'acompte est déjà en vous, ma chère Clara. C'est le temps que vous croyez encore posséder.

Il porte le verre à la fente de sa bouche. Il ne boit pas. Il attend.

L'instant d'après, le monde s'effondre.

Ce n'est pas une simple coupure de courant. C'est une extraction. Comme si quelqu'un avait arraché le nerf optique de la réalité. Le noir est total, absolu, granuleux. Un noir qui pèse des tonnes.

Un cri étouffé.

Le bruit sec d'une chaise qui bascule en arrière.

Le tintement du cristal qui se brise sur le parquet.

Et puis, ce son.

Un bruit de succion humide, suivi d'un râle qui ressemble à un sac de cuir que l'on déchire.

— Véra ! hurle Julian. Véra, où est-ce que tu es ?

— Ne bougez pas ! rugit L'Amirale. Personne ne bouge !

Elle cherche son arme. Ses doigts rencontrent le froid de l'acier, mais la doublure de son manteau semble soudain trop complexe, une cage de tissu où elle se perd. Elle sent une odeur métallique envahir la pièce. Pas l'odeur du sang frais, pas tout à fait. C'est plus lourd. Comme du mercure.

Le vrombissement sous le sol s'intensifie, puis s'arrête net.

Une allumette craque. Julian Vane, les mains tremblant comme des feuilles sous l'orage, parvient à éclairer un centimètre carré d'existence. La petite flamme jaune vacille, projette des ombres monstrueuses contre les murs lambrissés de chêne.

— Oh mon Dieu... murmure-t-il.

Le Mécène est au sol.

Il n'est plus une silhouette de velours imposante. Il n'est plus qu'un amas de tissus affaissés. Le masque de porcelaine a volé en éclats. Un morceau du front factice gît près du pied de Julian.

Planté droit dans la gorge, là où devrait se trouver la carotide d'un homme normal, se trouve un stylet d'argent au manche incrusté de perles. Le sang qui s'en échappe est étrangement sombre, presque violet sous la lueur vacillante de l'allumette.

Mais ce n'est pas le plus terrifiant.

Véra Kol s'approche, bouscule Julian, et arrache une bougie encore chaude d'un candélabre pour éclairer la scène. Elle se penche sur le cadavre.

— Regardez, dit-elle d'une voix blanche.

Sous le masque brisé, il n'y a pas de visage. Il n'y a pas de peau arrachée, pas de muscles, pas de crâne. Il n'y a qu'une surface lisse de cire grise, un moulage informe où aucun trait n'a jamais été gravé. Le stylet est planté dans un vide solide.

— Il n'avait pas de visage, hoquète Julian. Il n'était... il n'était rien.

— C'est un mannequin ? demande la Baronne, qui s'est rapprochée, son calme n'étant plus qu'une façade lézardée. Une blague de mauvais goût ?

— Un mannequin qui saigne ? répond Véra en pointant du doigt la mare qui s'étend sur le tapis persan. Non. C'était notre hôte. Et quelqu'un ici vient de le tuer.

Elle se redresse, la bougie à bout de bras, transformant la salle à manger en une grotte de lumière mouvante. Elle balaie les visages des sept autres mercenaires. Ils sont tous là. Julian le faussaire, Clara la manipulatrice, les autres dont les noms ne sont que des alias jetables.

— On est enfermés, dit une voix dans l'ombre.

Tout le monde se tourne vers les grandes doubles portes. Elles sont scellées. Pas seulement verrouillées. On entend le bruit de mécanismes hydrauliques, de lourds verrous de coffre-fort s'enclenchant dans la structure même du bâtiment.

Le Domaine de Verglas vient de devenir une tombe.

Véra Kol regarde le stylet d'argent. Elle reconnaît le travail de l'orfèvre. C'est une pièce unique. Une arme de collection qui appartenait à la famille dont ils sont censés incarner les héritiers.

— Le Mécène nous a menti, dit-elle en serrant enfin la crosse de son pistolet. Il ne nous a pas réunis pour une fête. Il nous a réunis pour un sacrifice. Et l'un de nous est le grand prêtre.

Elle fait un pas vers Julian, qui recule, heurtant la table.

— Julian, tu as une mémoire eidétique, n'est-ce pas ? Tu te souviens de l'ordre des places ? Tu te souviens de qui était le plus proche de lui quand la lumière s'est éteinte ?

Le Poète ferme les yeux. Ses paupières tressaillent. Il revisite la scène en mode ralenti, image par image. Le flash du noir. Le mouvement de l'air. Le son du métal.

— Je... je ne sais pas, balbutie-t-il. Tout s'est mélangé. Mais il y a eu un bruit. Juste avant le coup. Quelqu'un a murmuré quelque chose.

— Quoi ? demande la Baronne.

— "Merci".

Un silence de mort retombe sur la salle. Le vent hurle dehors, griffant les vitres pare-balles de la forteresse. Le cadavre sans visage du Mécène semble écouter leur terreur, le sourire de porcelaine brisée toujours présent sur les morceaux de débris au sol.

Véra Kol comprend alors la cruauté du piège. Ils sont huit experts en usurpation d'identité. Huit prédateurs du faux. Et quelque part, parmi eux, se cache celui qui n'a plus besoin de masque, parce qu'il a enfin trouvé sa proie.

— Comptez vos visages, répète-t-elle pour elle-même.

Elle regarde ses propres mains. Elles tremblent. C'est la première fois de sa vie de mercenaire qu'elle ne sait plus si le reflet dans le miroir de sa conscience est le sien ou celui de la femme qu'elle a été payée pour devenir.

Le jeu commence. Et le premier sang est déjà froid.

Chapitre 3

L'Argent dans la Gorge

Le bourdonnement des générateurs de secours revient en premier, une vibration de basse fréquence qui remonte le long des talons aiguilles de la Baronne, une pulsation électrique qui ressemble à un râle d'agonie. Puis, le déluge. La lumière inonde le Grand Salon du Domaine de Verglas avec la violence d'une détonation de magnésium, une agression optique qui blanchit les rétines.

Au milieu de cette blancheur stérile, le Mécène n'est plus un hôte. Il est une nature morte.

Il est affalé sur la table d'ébène, le buste incliné dans un angle impossible, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils de nylon. Le masque de porcelaine est fracturé, une fissure parfaite traverse l'arête du nez jusqu'au menton. Mais ce n'est pas la cassure qui attire le regard. C'est l'argent. Le stylet, une aiguille de calligraphie longue comme un avant-bras, est enfoncé jusqu'à la garde dans le cartilage thyroïde. Le sang, riche, sombre, presque noir sous les néons, n'est pas un fluide organique ; c'est une tache d'encre sur un contrat rompu.

— On ne bouge plus, ordonne l'Amirale.

Sa voix est un couperet de guillotine. Vera Kol n'est plus la comtesse en exil qu'elle jouait cinq minutes plus tôt. Ses épaules se sont carrées, son regard balaie la pièce avec la précision d'un sonar de combat. Elle cherche la faille, le mouvement résiduel, la sueur de trop.

À côté d'elle, le Poète — Julian Vane — se couvre la bouche. Ses lunettes glissent sur

son nez humide. Sa mémoire eidétique est en train de scanner chaque millimètre de la scène, d'archiver le placement des fourchettes, la trajectoire des gouttelettes de sang, la position des mains des six autres survivants. Il enregistre tout, et c'est une torture. Il voit les détails que les autres ignorent : le Mécène a une main crispée sur le bord de la nappe, une réaction vitale qui contredit l'idée d'une mort instantanée.

— L'Ingénieur, bouge-toi, gronde l'Amirale.

L'Ingénieur, un homme dont le visage semble avoir été sculpté dans du granit par un sculpteur pressé, ne regarde pas le cadavre. Il regarde les murs. Il s'est déjà précipité vers le panneau de commande dissimulé derrière une tapisserie des Gobelins. Ses doigts gantés courent sur un clavier holographique qui crépite.

— C'est mort, crache-t-il.

— Qu'est-ce qui est mort ? demande la Baronne, sa voix n'est qu'un fil de soie qui s'effiloche.

— Le système. Le Mécène n'a pas seulement coupé les lumières. Il a activé le protocole "Solstice".

Un bruit sourd, un grondement souterrain, fait trembler les verres de cristal. Dans chaque couloir, derrière chaque baie vitrée ouvrant sur le blizzard, des plaques de composite blindé glissent avec la fluidité d'un venin. Le Domaine de Verglas vient de se refermer. C'est un coffre-fort de luxe enterré sous deux mètres de neige carbonique.

— Temps de déverrouillage ? demande Vera Kol.

— Six heures, douze minutes, répond l'Ingénieur. À l'aube. Pas avant. Le serveur est en mode autonome. On est dans une boîte de conserve, Amirale. Et l'ouvre-boîte est planté dans le cou de notre patron.

[ANALYSE DE LA SCÈNE : ERREUR SYSTÈME]

- * Victime : Le Mécène (Identité réelle : Inconnue).
- * Arme : Stylet d'argent (Propriété du Poète ? Non, trop lourd).
- * Mobile : Suppression de la preuve vivante.
- * Note : Le tueur a agi en 14 secondes d'obscurité totale. Un expert. Un des nôtres.

Julian Vane fait un pas en arrière, heurtant un buffet chargé de canapés au caviar qui sentent soudain la pourriture.

— Il a dit "Merci", balbutie-t-il.

— On a compris, Julian, siffle la Baronne en lissant sa robe de soie noire. Quelqu'un a de la gratitude pour l'homicide. C'est charmant. C'est très "Domaine de Verglas".

— Non, vous n'écoutez pas ! s'emporte le Poète. Ce n'était pas une insulte. C'était une libération. Le Mécène n'était pas la cible. Il était le verrou.

Le silence qui suit est plus lourd que le blindage des fenêtres. Vera Kol s'approche du cadavre. Elle ne ressent ni dégoût ni peur, seulement une irritation professionnelle. Elle saisit le menton du mort et incline la tête pour inspecter la plaie. L'angle est ascendant. Le tueur est plus petit que la victime, ou il a frappé depuis une position de soumission. Une révérence mortelle.

— Tout le monde, les mains sur la table, ordonne l'Amirale.

Personne n'obéit immédiatement. L'air dans la pièce commence à se raréfier. Le système de ventilation semble souffler un air trop sec, chargé d'ozone.

— J'ai dit : les mains sur la table !

Huit paires de mains se posent lentement sur le bois sombre. C'est un catalogue de mensonges. Des mains manucurées, des mains calleuses cachées sous des gants, des mains tremblantes de faussaires.

— On va faire un inventaire, dit Vera. On est huit. On devait être les instruments

d'une mascarade pour récupérer les codes d'accès de la banque de données "Mnémosyne". Le Mécène nous a engagés parce qu'on est les meilleurs pour devenir quelqu'un d'autre. Mais là, le scénario a changé. Le Mécène est une carcasse. On est verrouillés. Et l'un d'entre nous n'est pas là pour l'argent.

— Et pour quoi alors ? demande l'Ingénieur, dont les yeux passent de l'un à l'autre comme des caméras de surveillance.

— Pour la vérité, répond une voix.

Ce n'est pas Vera qui a parlé. Ce n'est pas la Baronne, ni le Poète. C'est une voix qui semble venir de partout, une voix désincarnée qui résonne dans les haut-parleurs dissimulés du salon. Une voix enregistrée. Celle du Mécène.

« Mes chers visages de prêt, » commence l'enregistrement, entrecoupé par le craquement de la glace contre les parois du manoir. *« Si vous entendez ceci, c'est que mon rôle est terminé. Le stylet a trouvé son nid. Ne cherchez pas à sortir. Le froid est votre seule certitude. Vous avez passé votre vie à voler les traits des autres. Cette nuit, vous allez devoir retrouver les vôtres. Parmi vous se cache l'Héritier. Celui dont vous avez tous piétiné la lignée pour construire vos carrières de fantômes. Je ne l'ai pas invité pour qu'il vous tue. Je l'ai invité pour qu'il vous regarde mourir. Comptez vos visages. L'un d'eux est de trop. »*

Un clic. La bande s'arrête.

Le cadavre du Mécène semble soudain plus grand, plus imposant. Le stylet d'argent luit d'un éclat maléfique.

Vera Kol sent une goutte de sueur froide couler entre ses omoplates. Elle regarde la Baronne. Est-ce que ce parfum de violette amère cache l'odeur de la poudre ? Elle regarde le Poète. Ses mains ne tremblent plus. Elles sont fixes, mortes. Elle regarde l'Ingénieur. Est-il vraiment en train de chercher une sortie, ou est-il en train de saboter

leur oxygène ?

— Le jeu commence, murmure Julian Vane, et pour la première fois, son sourire est celui d'un prédateur qui a faim.

À l'extérieur, le blizzard hurle comme une meute de loups blancs contre le verre pare-balles. À l'intérieur, les huit masques commencent à s'effriter, révélant la chair à vif de la paranoïa.

L'Amirale sort un revolver de sous sa jarretière. Le métal est plus chaud que l'ambiance de la pièce.

— On ne va pas attendre l'aube, dit-elle. On va s'éplucher les uns les autres jusqu'à ce qu'on trouve le noyau de cette histoire. Qui veut commencer par enlever sa peau ?

Le manoir gémit. Quelque part, au fond des couloirs obscurs du Domaine de Verglas, une porte qu'on croyait verrouillée vient de s'ouvrir avec un grincement de métal rouillé.

Personne n'ose cligner des yeux. Car dans cette pièce, le prochain qui fermera les paupières pourrait bien ne jamais les rouvrir, figé à jamais dans le visage d'un étranger.

Chapitre 4

Le Tribunal des Miroirs

L'argentique ne ment jamais, mais il sait très bien comment se taire.

Le Grand Salon des Glaces n'est pas une pièce ; c'est une machine à broyer les certitudes. Sous les lustres en cristal qui tintent comme des dents qu'on entrechoque, les murs nous renvoient huit versions de nous-mêmes, toutes plus laides, toutes plus coupables. Véra Kol, l'Amirale, tient son revolver comme on tient un chapelet dans une tranchée. Elle ne regarde pas les gens. Elle regarde les angles de tir.

— Dans le coin sud, le Poète. Dans le coin nord, la Baronne. Ne bougez pas. Si une ombre s'allonge de plus de trois centimètres, je tire dans le tas. On va quadriller ce bordel.

Sa voix est un râpe à fromage sur du métal froid. Elle essaie d'imposer une géométrie militaire à un chaos liquide. Mais le Domaine de Verglas s'en fout de sa tactique. Le Domaine a faim.

[SÉQUENCE : INTERROGATOIRE SOUS LUMIÈRE STROBOSCOPIQUE]

Le Juge s'avance. Il n'a pas de nom de code, juste une fonction qui lui colle à la peau comme une brûlure au troisième degré. Il ajuste sa perruque poudrée – un anachronisme grotesque dans ce bunker de luxe – et plante son regard dans celui de Julian Vane. Le Poète tremble. Ses mains sont des oiseaux ivres.

— Julian Vane, dit le Juge. Ou devrais-je dire : Dossier 402, le Faussaire de Macao ? Vous avez passé votre vie à imiter la main des autres. Dites-moi, dans cette pièce

remplie de reflets, quelle main a tenu le stylet d'argent ?

— Je... j'écris, je ne tue pas, bégaye Julian. Ma mémoire... elle enregistre tout. Je vois le sang sur les miroirs avant même qu'il ne coule. C'est une malédiction synesthésique. L'odeur de la peur ici est... violette. Elle est agressive.

— On s'en tape de tes couleurs, Julian ! hurle l'Amirale en pivotant son arme vers lui. Donne-nous un nom. Ou je transforme ton crâne en une œuvre d'art abstrait.

Le silence qui suit est plus lourd qu'un linceul de plomb. Dans les miroirs, les reflets commencent à avoir un léger retard sur la réalité. Je jure avoir vu l'Amirale baisser son bras dans le verre alors qu'en vrai, son canon est toujours braqué sur la tempe du gamin. La paranoïa est une drogue dure. Elle dilate les pupilles et transforme le grincement du givre sur les vitres en un rire de hyène.

— Regardez-vous, murmure la Baronne.

Elle n'a pas bougé. Ses soies noires absorbent la lumière. Elle ressemble à une tache d'encre sur un dossier classé secret défense.

— Nous sommes des mercenaires du simulacre, continue-t-elle. On nous a payés pour être des fantômes. Le Mécène est mort parce qu'il a voulu donner un corps à des spectres. Le tueur n'est pas "l'un d'entre nous". Le tueur est la raison pour laquelle nous avons tous accepté ce contrat. Qui ici n'a pas de dette de sang ? Qui ici n'est pas déjà un cadavre en sursis ?

L'Amirale crache au sol. Un geste vulgaire, tactique, pour briser la tension.

— Ta philosophie de comptoir ne nous protégera pas d'une lame dans les cervicales, Clara. Juge, continue ton cirque. On vide les poches et les consciences. Maintenant.

[FRAGMENT DE SCRIPT : SCÈNE 4B - LE TRIBUNAL]

LE JUGE : (Voix caverneuse) L'accusé est la pièce elle-même. Voyez comment les miroirs s'inclinent. Ils ne nous reflètent plus. Ils nous jugent.

L'AMIRALE : Ta gueule, Juge. Pose les questions.

LE JUGE : Très bien. Julian, vous avez dit avoir une mémoire eidétique. Dans le noir, lors du toast, qu'avez-vous entendu ?

JULIAN : Le bruit d'un baiser.

(Mouvement de recul général)

JULIAN : Un baiser métallique. Le son d'une ventouse qu'on retire d'une plaie ouverte. Et puis... une respiration. Quelqu'un qui ne haletait pas de peur, mais de plaisir. Un soupir de soulagement. Comme si... comme si tuer le Mécène était la seule façon de respirer à nouveau.

L'air dans le salon devient irrespirable. La climatisation du Domaine semble pomper l'oxygène pour le remplacer par du gaz carbonique et du doute. Les murs chuchotent. Ce ne sont pas des voix, ce sont des résonances. Le Domaine de Verglas a été construit sur les ruines d'un asile, ou d'une banque, ou d'un abattoir – peu importe, la pierre a de la mémoire.

Tout à coup, une fissure zèbre le grand miroir central. Un bruit sec, comme un coup de fouet.

Personne n'a touché la glace.

Le tain s'effrite, révélant derrière le verre non pas du béton, mais une autre pièce. Une pièce identique. Et dans cette pièce, huit autres personnes nous regardent. Ils nous ressemblent. Ils portent nos masques. Mais ils sourient.

— C'est quoi ce délire d'optique ? grogne l'Amirale, un doigt crispé sur la détente.

— Ce n'est pas de l'optique, répond le Juge, dont la voix semble maintenant venir de partout et de nulle part. C'est l'inventaire. Le Mécène ne voulait pas des acteurs. Il voulait des originaux. Pour que le sacrifice soit valide, il faut que l'image soit

parfaite.

Julian Vane s'effondre à genoux, les mains sur les oreilles.

— Ils ne sont pas derrière la vitre ! Ils sont en nous ! Le tueur... le tueur est le seul d'entre nous qui a déjà enlevé son masque !

L'Amirale se retourne, prête à canarder son propre reflet, mais le reflet ne suit plus. Dans le miroir, la version de Véra Kol pose son revolver. Elle retire son visage d'un geste lent, comme on enlève un gant de latex. Dessous, il n'y a que du noir. Un vide abyssal.

La paranoïa bascule dans l'horreur pure. Si nous sommes les masques, qui tient les fils ?

— Comptez vos visages ! hurle Julian. Comptez-les !

Je compte. Un, deux, trois... L'Amirale. Le Juge. La Baronne. Julian. Le silence.

Cinq. Six. Sept.

Il en manque un.

Il en manque toujours un quand la mort frappe.

Le lustre oscille. Une goutte de sang tombe du plafond, pile sur la lentille des lorgnons de Julian. Elle ne s'étale pas. Elle forme un œil rouge qui regarde la pièce.

— Le Mécène n'est pas mort pour nous punir, souffle la Baronne, dont la voix est devenue un murmure de velours lacéré. Il est mort pour nous libérer de l'obligation d'exister.

L'Amirale tire. Le coup de feu est assourdissant. La balle traverse le miroir, mais il n'y a pas d'éclats de verre. Juste une ride à la surface de l'eau. Le plomb disparaît dans l'autre monde.

— Stratégie de rupture ! hurle-t-elle. On sort d'ici ! On enfonce les portes !

— Quelles portes ? demande le Juge.

Elle se retourne. Là où se trouvait l'immense double battant en chêne et fer forgé, il n'y a plus que du miroir. Du tain froid. Des reflets à l'infini. Nous sommes dans une boîte de verre, perdue au milieu d'un blizzard qui n'est peut-être qu'une tempête de pixels ou de poussière d'os.

Julian se lève, son visage est méconnaissable. Ses traits se mélangent, sa bouche remonte vers ses yeux, son nez s'efface.

— Le jeu ne commence pas, Amirale. Le jeu est terminé. On attend juste que le croupier ramasse les jetons.

Quelque part, dans les entrailles du manoir, le grincement de métal rouillé reprend. Plus proche. Plus lourd. Ce n'est pas une porte qu'on ouvre. C'est un tiroir de morgue qu'on tire.

— Qui a le stylet ? demande une voix qui ressemble à la mienne, mais qui sort de la bouche de la Baronne.

Chacun regarde ses mains. Elles sont toutes rouges. Pas de sang, non. C'est juste la lumière des bougies qui agonisent. Mais dans le reflet, chacun de nous tient une lame d'argent.

L'Amirale pointe son arme sur son propre reflet.

— Si je me tue, est-ce qu'elle meurt aussi ?

— Il n'y a pas d'"elle", répond le Juge en ajustant sa perruque qui commence à saigner de la poudre blanche. Il n'y a que le Tribunal. Et le verdict est déjà tombé.

Le Domaine de Verglas pousse un soupir de satisfaction. La glace extérieure commence à envahir l'intérieur, de fines veines de givre grimpent le long des cadres dorés. Le froid est une vérité qu'on ne peut pas falsifier.

Julian Vane sourit, et cette fois, ses dents sont des éclats de miroir.

— Comptez vos visages, une dernière fois. Car à l'aube, il n'en restera aucun.

Le dernier lustre s'éteint. Dans le noir absolu, on n'entend plus que le bruit rythmé d'un stylet qu'on aiguise sur une pierre de cœur.

Chapitre 5

L'Héritage des Visages Griffés

Le noir n'est pas une absence de lumière ; c'est une présence de goudron qui s'insinue dans les poumons, une encre épaisse qui réécrit la réalité à mesure que nos pupilles se dilatent jusqu'à l'agonie. Julian Vane, le Poète dont les mains ne sont plus que des spasmes articulés, sent le velours des murs guider ses pas vers la Galerie des Ancêtres, ce couloir de pierre où l'histoire de la lignée Verglas vient s'échouer en croûtes de pigments et en cadres dorés qui ressemblent à des mâchoires prêtes à se refermer.

Un flash de soufre. Une allumette craque entre les doigts de l'Amirale.

La flamme vacillante est une insulte à l'obscurité, une minuscule révolte orange qui dévoile le premier visage. Accroché à hauteur d'homme, le portrait de l'Amiral de 1784 ne porte plus de nom, mais le visage est là : les traits de Véra Kol, identiques jusqu'à la cicatrice invisible sous le fard, sauf que sur la toile, la cicatrice a été ouverte à coups de canif. La peinture s'écaille comme une peau brûlée.

— Regardez les yeux, chuchote Julian, sa voix n'est qu'un sifflement de vapeur dans l'air gelé. Ils ne nous regardent pas. Ils nous attendent.

[RAPPORT TECHNIQUE 402 – ÉTAT DES LIEUX : GALERIE SUD]

- Température : -12°C.
- Humidité : 85% (condensation de sang suspectée).
- Sujets : 8 simulacres en décomposition psychique.
- Anomalie : Les pigments des toiles datent de demain.

Julian avance, ses lorgnons reflétant la danse macabre de la flamme. Il passe devant "Le Faussaire de la Cour", une huile sur bois datée d'un siècle oublié. Le personnage tient une plume qui ressemble étrangement au stylet d'argent qui a égorgé le Mécène. Mais c'est le visage qui fige Julian sur place. C'est lui. C'est Julian Vane, avec ses mains tremblantes et son regard de rat traqué, peint avec une précision chirurgicale avant même que son grand-père ne voie le jour. Sur le tableau, les mains du poète ont été griffées, la toile arrachée jusqu'à la trame, laissant apparaître le bois brut, comme si quelqu'un avait voulu effacer ses empreintes digitales de l'histoire.

— Ce n'est pas une galerie, articule Julian, les dents claquant contre ses lèvres bleuies. C'est un manuel d'instructions. Nous sommes des pièces de rechange pour des fantômes qui n'ont jamais fini leur deuil.

Plus loin, Clara M. — la Baronne au parfum de violette amère — s'est arrêtée devant une toile immense, presque dissimulée dans un renforcement où le givre forme des stalactites semblables à des dents de sabre. Le portrait représente "La Baronne aux Mains de Soie". Mais Clara ne regarde pas le visage. Elle regarde la main gauche de la figure peinte.

Au troisième doigt, une bague. Pas n'importe laquelle. Un anneau d'argent gravé d'un œil clos, identique à celui que sa sœur portait le jour où elle s'est volatilisée dans les brumes de la côte d'Opale, dix ans plus tôt.

Clara approche sa main gantée de la toile. Ses doigts frôlent la surface froide. Elle ne sent pas la peinture. Elle sent de la chair. La toile est tiède. Elle bat d'un pouls lent, presque imperceptible, comme un cœur enterré sous des couches de vernis.

— Elle est ici, murmure Clara. Son souffle forme une buée épaisse qui se fige instantanément sur le portrait.

— Qui est ici ? rugit l'Amirale, la main sur la garde de sa lame d'argent. Il n'y a que

nous et ces cadavres barbouillés.

— Ma sœur n'est pas morte, Amirale. Elle a été ... archivée.

Clara sort un petit flacon d'essence de térébenthine de sa pochette de soirée. Sans hésiter, elle asperge le bas de la toile. Elle frotte avec un mouchoir en dentelle. Le vernis craque, la couleur sombre se dissout, révélant une couche inférieure. Sous la robe de soie noire de la Baronne peinte, il y a des mots. Des noms. Une liste de matricules écrits avec une finesse microscopique.

[EXTRAIT DU REGISTRE DE PRODUCTION - DOMAINE DE VERGLAS]

- Modèle 09 (La Baronne) : Défaillance organique à T+4 ans.
- Remplacement : Sujet Clara M. (Sœur biologique).
- Note de l'Architecte : L'ironie est le meilleur liant pour la peinture à l'huile.

Julian se rapproche, sa mémoire eidétique scannant les autres cadres à une vitesse frénétique. Chaque portrait "griffé" correspond à une blessure qu'ils portent tous en eux. Le Juge a la bouche barrée de cicatrices peintes. L'Amirale a le cœur évidé au scalpel sur le canevas.

— Le Mécène ne nous a pas payés pour jouer des rôles, réalise Julian en reculant, manquant de trébucher sur un tapis de glace. Il nous a payés pour que nous venions récupérer nos cadavres. Nous sommes les originaux de ces copies mutilées. Ou l'inverse. L'espace-temps ici est une boucle de Moebius faite de fil barbelé.

Soudain, un bruit de froissement retentit. Un son de parchemin qu'on déchire.

Les portraits commencent à bouger. Pas de manière surnaturelle ou fluide, non. Ils bougent par saccades, comme une pellicule de film dont il manquerait une image sur deux. Les visages griffés s'animent. Les yeux de l'Amiral de 1784 se tournent vers Véra Kol.

— Tu as raté ton exécution, ma fille, résonne une voix qui semble sortir des conduits de ventilation autant que de la gorge de la toile. On ne laisse pas de survivants derrière soi. C'est le désordre. Et le Domaine déteste le désordre.

Le givre sur les murs commence à épeler des phrases. "COMPTEZ VOS VISAGES". "IL EN MANQUE UN".

Clara gratte frénétiquement la toile de sa sœur. La peinture s'effrite par plaques entières, révélant maintenant une chair rosée, humide, une véritable peau tendue sur le cadre de bois. Elle trouve un indice : un lambeau de papier glissé entre le châssis et la "peau". Elle le déplie. C'est une partition. Pas de musique, mais de cris. Une série de fréquences hertziennes annotées de noms.

— Julian ! Regarde !

Le Poète s'approche, ses yeux injectés de sang. Il lit la partition.

— C'est... c'est le code de verrouillage de la porte principale. Mais il manque une note. Une fréquence.

— Laquelle ? demande l'Amirale en dégainant son stylet, prête à éventrer le prochain ancêtre qui osera bouger un cil.

— Le cri d'une baronne, répond Julian en fixant Clara. Mais pas n'importe laquelle. Le cri de celle qui réalise qu'elle est déjà morte.

À cet instant, le Domaine de Verglas gémit. Une vibration sourde fait trembler les fondations. Dans la Galerie, les cadres se décrochent un à un, s'écrasant au sol dans un vacarme de bois brisé. Mais les toiles ne tombent pas. Elles restent suspendues dans l'air, flottant comme des linceuls, tournoyant autour des survivants.

Clara recule, sa main touchant son propre visage. Sa peau semble plus fine. Elle sent les pigments sous ses doigts. Elle sent le vernis qui commence à figer ses traits dans une expression d'effroi éternel.

— Le Mécène n'est pas mort, souffle-t-elle, alors que le parfum de violette devient une odeur de formol insupportable. Le Mécène est le cadre. Et nous sommes la peinture qui refuse de sécher.

Julian Vane sort son propre couteau de faussaire. Il ne regarde plus les tableaux. Il regarde le vide entre les images, là où l'Architecte a laissé traîner ses doigts de créateur fatigué.

— Si on ne peut pas sortir de la toile, alors il faut brûler le musée, dit-il avec un rire qui ressemble à un bris de verre.

L'Amirale lève son allumette, mais elle s'éteint. Le noir revient, plus dense, plus affamé. On entend alors un bruit nouveau : le frottement d'un pinceau géant que l'on trempe dans une palette de sang frais, se préparant à recouvrir la scène d'une couche de repentir définitif.

— Un... murmure Julian dans le noir.

— Deux... répond la voix de l'Amirale, de plus en plus lointaine.

— Trois... sanglote Clara.

Le décompte des visages continue, mais les chiffres ne correspondent plus aux corps présents dans la pièce. Il y a trop de voix. Trop de respirations. La Galerie des Ancêtres n'est plus un couloir, c'est un miroir brisé où chaque éclat revendique une âme.

Dans l'obscurité, le stylet d'argent rencontre enfin une gorge, et le son qui s'en échappe est exactement la note manquante de la partition. Une note pure, cristalline,

qui fait voler en éclats le dernier masque de porcelaine encore intact dans cette prison de glace et de mensonges.

Chapitre 6

L'Ether et le Sang

Le scalpel ne coupe pas la chair ; il l'interroge.

Sous la lumière vacillante d'un lustre dont les pampilles cliquètent comme des dents de givre, le Docteur Thorne s'enfonce dans la topographie du Mécène. C'est un paysage de viande froide et de porcelaine pulvérisée. L'odeur est une insulte : un mélange de lavande de haute naissance et d'hydrogène sulfuré. Thorne, avec ses doigts longs comme des aiguilles de cloche, écarte les lèvres de la plaie. Il cherche quelque chose qui ne figure dans aucun manuel d'anatomie.

[INTERLUDE TECHNIQUE : RAPPORT D'AUTOPSIE PRÉLIMINAIRE]

Sujet : Inconnu ("Le Mécène").

Heure du décès : 22h04. Précision : 98%.

Cause apparente : Rupture de la carotide par stylet d'argent.

Observation anormale : La victime ne saigne pas. Elle se vide d'un liquide ambré, visqueux, qui sent l'éther et le vieux papier.

Thorne plonge deux doigts dans la trachée béante. Ses yeux, deux billes de verre délavé, ne reflètent aucune empathie, seulement un calcul algorithmique. Il sent une résistance. Une petite capsule de titane logée contre l'épiglotte. Ses doigts se referment dessus. Un mouvement sec. Un craquement de cartilage, comme une branche morte sous un pied d'hiver.

— La médecine de campagne a toujours été un peu brusque, n'est-ce pas, Docteur ?

La voix de Julian Vane, le Poète, s'extrait des ombres comme une tache d'encre sur un

buvard. Il est là, appuyé contre une armure vide, ajustant ses lorgnons. Ses mains tremblent, mais son regard est un scalpel plus affûté que celui de Thorne.

— Reculez, petit faussaire, grogne Thorne sans lever la tête. La mort n'est pas un poème qu'on réécrit. C'est une mécanique brisée.

— Et vous essayez de voler les pièces détachées ?

Thorne ne répond pas. Il glisse la capsule dans sa poche, un geste fluide, une prestidigitation acquise dans les cliniques clandestines des bas-fonds de Malte. Mais il a été trop lent. Ou Julian a été trop attentif. Le Poète avance, un candélabre à la main. La lumière révèle le visage de Thorne : une sueur huileuse perle sur son front, trahissant une panique que son flegme chirurgical ne parvient plus à contenir.

— J'ai une mémoire photographique, Thorne. Chaque mouvement de vos phalanges est gravé ici, dit Julian en tapotant sa tempe. Vous n'étiez pas en train d'examiner. Vous étiez en train d'effacer.

— J'opérais la vérité, chuchote Thorne.

— Non. Vous la charcutiez.

Soudain, le décor bascule. Thorne se jette en avant, non pas avec la grâce d'un escrimeur, mais avec la brutalité d'un équarrisseur. Son scalpel fend l'air, traçant une ligne de feu invisible à quelques millimètres de la gorge de Julian. Le Poète recule, trébuche contre le buffet chargé de cristal. Le fracas est symphonique.

[SCÉNARIO : SÉQUENCE DE COMBAT RAPPROCHÉ]

CADRE : Salle à manger du Domaine de Verglas.

THORNE (60 ans, carrure de boucher déguisé en dandy) contre VANE (25 ans, agilité de rat de bibliothèque).

ACTION : Thorne utilise une serviette en lin pour étrangler Vane. Vane plante une fourchette à huître dans l'avant-bras de Thorne. Un cri guttural, dénué de toute noblesse.

Thorne plaque Julian contre le marbre de la cheminée. La chaleur des braises agonisantes mord le dos du jeune homme.

— Vous voulez savoir qui je suis ? siffle Thorne à son oreille. On m'appelait le "Boucher de la Section 4". J'ai recousu des hommes qui n'auraient jamais dû revivre. J'ai ouvert des ventres pour y cacher des secrets d'État. Ce cadavre sur la table n'est qu'une enveloppe de plus. Et vous... vous n'êtes qu'un bruit parasite.

La main de Thorne se resserre sur la capsule dans sa poche. Julian, le visage écarlate, les yeux exorbités, parvient à saisir un tisonnier. Le coup part, sourd, rencontrant le genou du docteur. Thorne s'effondre dans un grognement de bête blessée.

C'est à ce moment que les portes s'ouvrent avec un fracas de tonnerre.

L'Amirale entre, sa silhouette découpée par la lueur des allumettes qui brûlent encore dans le couloir. Elle tient son pistolet de duel, le canon pointé sur le plexus de Thorne. Derrière elle, la Baronne, impassible, son parfum de violette amère étouffant enfin l'odeur de sang.

— Lâchez-le, Thorne, ordonne l'Amirale. Ou je vous ouvre sans anesthésie.

Thorne se relève péniblement, une grimace tordant ses traits. Il ne ressemble plus à un docteur. Le masque est tombé, révélant une mâchoire de prédateur et un regard de charognard. Il crache au sol, un mélange de salive et de bile.

— Vous jouez tous à être des fantômes, crache Thorne en fixant l'Amirale. Mais moi, j'ai vu le dessous des cartes. Ce que ce "Mécène" cache dans son cou, ce n'est pas de

la monnaie, c'est une condamnation à mort pour chacun d'entre vous.

Il sort la main de sa poche, mais elle est vide.

Un silence de cathédrale glacée s'installe. Tous les regards se tournent vers le corps du Mécène. Dans la lutte, la capsule a roulé. Elle est là, sur le tapis de velours rouge, à quelques centimètres d'une botte de cuir verni.

Une main gantée de noir se baisse et ramasse l'objet. Ce n'est pas celle de Thorne. Ce n'est pas celle de Julian.

C'est la Baronne. Elle fait rouler la capsule entre son pouce et son index avec une curiosité féline. Elle sourit, et ce sourire est une cicatrice blanche dans la pénombre.

— Le Docteur a raison sur un point, dit-elle d'une voix de soie. Le Mécène n'était pas notre employeur. C'était notre archiviste. Et chaque secret a un prix que personne ici n'est prêt à payer.

Elle jette un coup d'œil au bras ensanglanté de Thorne.

— Docteur, votre licence a été radiée il y a douze ans après l'incident de la Clinique Noire, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas examiné ce corps pour nous aider. Vous cherchiez votre propre dossier de patient zéro.

Thorne recule, acculé contre le cadavre qu'il vient de violer chirurgicalement. Julian, reprenant son souffle, ajuste ses lunettes brisées.

— Le décompte... murmure le Poète. L'Amirale a dit trois. Mais nous sommes encore huit. Enfin, sept et demi.

— Huit, corrige la Baronne en ouvrant la capsule. Elle en sort un minuscule rouleau

de parchemin synthétique, couvert d'une écriture si fine qu'elle semble faite de pattes de mouches.

Elle lit à haute voix, sa voix résonnant contre les murs de verre du Domaine :

"À mes chers acteurs. La pièce ne fait que commencer. Le meurtre de l'hôte n'est que le lever de rideau. Pour que l'un d'entre vous sorte vivant, les sept autres devront devenir les visages qu'ils ont volés. Ne comptez pas les morts. Comptez les péchés que vous avez laissés derrière vous."

Un craquement sinistre retentit sous leurs pieds. La glace qui entoure le domaine ne se fend pas ; elle se contracte. Le Domaine de Verglas n'est pas une forteresse. C'est un étau.

Thorne regarde ses mains couvertes de sang ambré. Il réalise que ce n'est pas le liquide de la victime. C'est le sien. Il regarde sa paume. Une coupure nette, transversale. Le scalpel de Julian ? Non.

Il se regarde dans le miroir au-dessus de la cheminée. Son visage commence à se craqueler. De la porcelaine blanche apparaît sous ses pores.

— Un... murmure la Baronne en le fixant.

Thorne veut hurler, mais seul un sifflement d'éther s'échappe de sa gorge. Il n'est plus le boucher. Il est la viande. Il est le décor. Il est le premier à être figé dans l'éternité du rôle que le Mécène lui a assigné.

Dehors, le vent hurle une mélodie sans paroles, et à l'intérieur, les masques commencent à fusionner avec la chair, transformant le Domaine en un musée de vivants pétrifiés.

Le sang et l'éther se mélangent sur le tapis, dessinant la carte d'une sortie qui n'existe pas.

Chapitre 7

Le Mécanisme de la Peur

Marcello n'avait jamais cru aux fantômes, mais il croyait aux alliages, à la résistance des matériaux et à la trahison des pignons mal huilés. Ses doigts, des appendices nerveux au bout desquels la graisse de moteur tenait lieu de lignée aristocratique, ne tremblaient pas encore. Ils exploraient la gueule d'acier de la porte principale comme on cherche une carie dans la mâchoire d'un dieu en colère. Autour de lui, le Domaine de Verglas respirait comme un poumon de cristal givré, exhalant un froid qui ne se contentait pas de geler le sang, mais qui semblait vouloir recréer la géométrie même de la peur.

« C'est une blague de serrurier », cracha Marcello, la voix parasitée par le claquement de ses propres dents. « Une vanne de maître-artisan sous acide. »

Derrière lui, le groupe n'était plus qu'une constellation de silhouettes désarticulées dans le clair-obscur du hall. L'Amirale restait droite, une statue de glace au milieu du dégel, tandis que Thorne, à quelques pas du miroir, continuait sa lente métamorphose en bibelot de luxe. Le craquement de sa peau — ce son de parchemin qu'on déchire ou de porcelaine qu'on brise — servait de métronome à la démence ambiante.

— Marcello, ouvre cette putain de porte, ordonna l'Amirale, sa voix frappant l'air comme une cravache.

— Je n'ouvre pas une porte, Madame ! Je négocie avec un labyrinthe !

Marcello plongeait son scalpel magnétique dans l'interstice du chambranle. Il ne sentit pas de résistance métallique. Il sentit une succion. Quelque chose, à l'intérieur du

mécanisme, venait de goûter l'acier et l'avait trouvé à son goût.

- * Cylindre à goupilles rotatives.
- * Alliage inconnu, conductivité thermique négative.
- * Le bruit. Un murmure de rouages qui chantent une messe de requiem.
- * Ce n'est pas une serrure. C'est une guillotine à retardement.

Marcello sentit une goutte de sueur brûlante couler le long de sa tempe, une hérésie dans cette atmosphère à fendre les pierres. Il approcha son oreille du panneau de chêne et de fer. Ce qu'il entendit ne relevait pas de l'horlogerie. C'était le battement d'un cœur. Un battement irrégulier, synchrone avec celui de Thorne qui, dans le salon, commençait à perdre l'usage de ses paupières, figées dans un émail immaculé.

« Ce n'est pas du mercure », chuchota Marcello pour lui-même, ignorant les insultes de la Baronne qui exigeait des résultats. « Ce n'est pas de l'huile. C'est... de l'encre ? »

Le mécanisme interne venait de muter. Sous ses doigts, les serrures ne se contentaient plus d'être des obstacles ; elles devenaient des prédateurs. Marcello vit, avec une horreur glacée, que les vis de fixation de la plaque de garde ne tournaient pas dans le sens inverse des aiguilles d'une montre pour se desserrer. Elles s'enfonçaient. Elles se rétractaient comme les griffes d'un chat dans la chair du bois.

— Le Mécène ne nous a pas enfermés dehors, réalisa-t-il soudain, les yeux écarquillés par une illumination foudroyante et mortelle. Il a enfermé la réalité *dedans*.

Il saisit son tournevis de précision, un outil qu'il chérissait plus que sa propre vie, et l'enfonça dans le noyau du barillet. Un déclic. Pas le déclic libérateur d'un pêne qui cède. Un déclic biologique. Le son d'un os qui se brise proprement sous une botte de

cuir.

Le Domaine de Verglas gémit. Les murs vibrèrent d'une satisfaction sourde.

— Marcello ! Qu'est-ce que tu fais ? hurla Julian le Poète, reculant vers l'escalier, ses mains tachées d'un sang qui n'était déjà plus rouge mais d'un orange safran étrange.

— Je désarme le piège ! hurla Marcello en retour, ses nerfs lâchant prise. Je vais forcer ce mécanisme de merde ! Je suis l'Ingénieur ! Je suis celui qui comprend comment le monde s'articule !

Mais le monde n'était plus articulé par des lois physiques. Il était rédigé.

Marcello pressa son épaule contre le battant. Il sentit une chaleur soudaine. Un flux thermique montant à une vitesse impossible depuis le sol jusqu'à la poignée. Le métal, autrefois froid comme le vide intersidéral, devint incandescent en une fraction de seconde. Marcello n'eut pas le temps de retirer sa main. Sa paume fusionna instantanément avec le laiton gravé d'une chimère.

Il ne hurla pas. Le choc fut trop total, trop absolu pour les cordes vocales. La douleur était une couleur — un blanc aveuglant — qui effaçait tout le reste.

— Elle... elle boit, parvint-il à articuler, les yeux fixés sur son bras.

La serrure n'était pas un piège passif. Elle était un injecteur. Marcello vit, avec la clarté d'un condamné, de fines aiguilles d'argent jaillir du mécanisme pour venir se planter dans son poignet, ses veines, ses tendons. Elles ne cherchaient pas à le tuer. Elles cherchaient à se connecter.

Le Domaine de Verglas avait besoin d'un processeur. Il avait besoin de la nervosité de Marcello pour alimenter sa propre logique de clôture.

— Tirez-moi de là ! supplia-t-il enfin, la voix brisée.

L'Amirale fit un pas en avant, puis s'arrêta. Elle vit les fils d'argent remonter sous la peau de Marcello, dessinant des circuits complexes, des schémas de câblage fantomatiques qui brillaient d'une lueur bleutée sous son épiderme. Marcello était en train de devenir une extension de la porte. Ses doigts s'allongeaient, se rigidifiaient, leurs articulations se changeant en charnières de fer forgé.

— Ne le touchez pas ! cria la Baronne. Regardez ses yeux !

Les pupilles de Marcello n'étaient plus que des fentes horizontales, des trous de serrure à travers lesquels on pouvait entrevoir l'infini du blizzard extérieur. Il commença à vibrer. Un son de basse fréquence qui fit exploser les verres à pied restés sur la table du festin.

— Le code... murmura Marcello, ses lèvres se pétrifiant dans un rictus d'acier. Le code... c'est nous. Nous sommes... les pièces détachées.

Un craquement final, assourdissant, comme une montagne se fendant en deux. La porte ne s'ouvrit pas. Au contraire, elle se scella davantage, absorbant Marcello dans sa structure. Ses côtes se déployèrent pour renforcer le chambranle. Sa colonne vertébrale se tordit pour devenir la barre de sécurité transversale. Son visage, figé dans une expression d'incrédulité technologique, devint le nouveau heurtoir de la porte, une tête de lion agonisante sculptée dans une chair qui n'en était plus.

Le silence retomba, plus lourd que le gel.

Thorne, dans son coin, laissa échapper un éclat de porcelaine de sa joue. Il regarda le nouveau décor du hall. L'Ingénieur n'était plus là. Il n'y avait plus qu'une porte plus solide, plus belle, et infiniment plus hermétique.

Julian le Poète s'approcha, tremblant, et pointa du doigt le sol, là où Marcello se tenait quelques secondes plus tôt. Il n'y avait pas de sang. Juste une flaque de limaille d'argent et une page de carnet, arrachée, sur laquelle était écrit d'une écriture qui n'était pas celle de l'Ingénieur :

« L'entrée est un don. La sortie est une soustraction. Qui sera le prochain chiffre ? »

L'Amirale ramassa son gant, l'ajusta, et fixa le visage de Marcello incrusté dans le bois. Elle vit une larme d'huile de moteur couler de l'œil du heurtoir.

— Le Mécène n'attend pas de nous que nous nous échappions, dit-elle d'une voix dépourvue de toute humanité. Il attend que nous finissions les travaux de rénovation.

Dehors, le vent cessa de hurler. Comme s'il attendait, lui aussi, que la prochaine pièce du puzzle soit mise en place. La porte était désormais parfaite. Elle ne craignait plus le froid. Elle était le froid. Et Marcello, prisonnier de la géométrie sacrée du Domaine, comprit enfin, dans les derniers octets de sa conscience, que le plus grand secret des aristocrates n'était pas ce qu'ils cachaient derrière leurs masques, mais ce qu'ils devenaient une fois qu'on les avait obligés à ne plus jamais les enlever.

Le mécanisme de la peur avait trouvé son équilibre.

Il restait sept invités. Sept masques. Sept matériaux à transformer.

La Baronne se tourna vers le miroir, mais Thorne n'y était plus. À sa place, un buste en marbre blanc aux yeux de saphir fixait l'entrée, attendant le prochain visiteur d'un monde qui n'existait déjà plus.

L'horloge du grand hall sonna deux heures. Le son n'était plus métallique. C'était un cri d'homme, étouffé par des couches successives de vernis et de silence.

Comptez vos visages. L'un d'eux appartient désormais au mur.

Chapitre 8

La Main dans la Poche

Les phalanges de Sasha sont des insectes affamés, des scarabées de nacre qui explorent la topographie des cadavres avec une dévotion quasi religieuse. Dans l'obscurité du Domaine de Verglas, le tact n'est plus un sens, c'est une arme de précision. Elle ne cherche pas de l'or — l'or est lourd, l'or est bruyant, l'or est une promesse de mort pour celui qui tente de s'enfuir à la nage dans une mer de glace. Elle cherche de la fibre. De la cellulose. Des secrets compressés dans des portefeuilles en cuir de veau qui n'ont jamais vu le soleil.

Le Valet repose contre la plinthe du grand escalier, sa colonne vertébrale brisée selon un angle que la géométrie euclidienne réproouve formellement. Il ressemble à une marionnette dont on aurait coupé les fils pour voir si elle savait voler. Elle ne savait pas.

Sasha s'accroupit. Sa robe de soie, une merveille de couture payée par une identité qu'elle a déjà commencé à digérer, frotte contre le marbre avec un bruit de serpent.

1. *Poche intérieure gauche (Cœur) :* Vide. Le cœur est une fonction obsolète.
2. *Poche droite (Hanche) :* Un trousseau de clés en fer forgé. Le poids de la propriété.
3. *Doublure de la veste (Caché) :* Le Graal.

Ses doigts rencontrent une résistance rigide. Un carnet. Non, une série de pochettes en plastique mat, reliées par un anneau d'acier chirurgical. Elle l'extrait. L'odeur de l'ozone et du tabac froid s'en échappe. À l'intérieur, ce n'est pas de la poésie. Ce sont

des fiches signalétiques.

— On ne joue pas à la poupée, Sasha, murmure-t-elle pour elle-même. On joue à l'autopsie.

Elle active une micro-lampe de poche dissimulée dans sa bague. Le faisceau est une aiguille de lumière blanche qui perce le velours de la nuit.

Note liminaire : Ne pas se fier à la posture.

Réalité : Massacre de la Baie de Grès (1994). 402 civils vaporisés pour une erreur de coordonnée. Kol n'a pas pleuré. Elle a commandé un gin-to.

Levier : La cicatrice sous son fard n'est pas un éclat d'obus. C'est la marque d'un subordonné qui a essayé de l'égorger avant d'être jeté par-dessus bord.

Sasha sourit. Une petite vibration de plaisir maléfique parcourt son échine. Véra, la grande tacticienne, n'est qu'une bouchère avec des médailles en chocolat. Elle tourne la page. Les dossiers sont des miroirs déformants où chaque invité est réduit à sa plus simple expression de déchet organique.

Note liminaire : L'hypocondrie est sa seule vérité.

Réalité : Faussaire de génie. A vendu un "Van Gogh" original à trois cartels différents la même semaine. Vit dans une panique permanente de la rétribution.

Levier : Ses mains ne tremblent pas parce qu'il a peur. Elles tremblent parce qu'il est en manque de fixateurs de pigments hautement toxiques qu'il inhale en secret.

Le vent hurle à travers les vitraux, un chant de baleine mourante qui fait vibrer les os du Domaine. Sasha sent une présence. Une ombre qui ne devrait pas être là. Elle ne se retourne pas. Le premier qui bouge est celui qui avoue qu'il a peur. Elle continue de feuilleter, ses yeux dévorant les lignes de texte comme si c'était de l'oxygène.

Note liminaire : La glace ne fond jamais.

Réalité : N'est pas la Baronne. Est la demoiselle d'honneur qui a regardé la vraie Baronne se noyer dans un bassin de carpes koï sans bouger un cil. A hérité par le silence et l'usurpation pure.

— On se ressemble, ma chérie, chuchote Sasha. Sauf que moi, j'ai le mérite d'avoir les doigts agiles.

Sasha, la "Mondaine". Elle cherche sa propre fiche. Elle veut voir comment le Mécène l'avait cataloguée. Est-ce qu'elle était la "Pickpocket" ? La "Voleuse de Souffles" ? Elle arrive à la fin de l'anneau. Une pochette bleue.

Note liminaire : Un parasite de classe mondiale.

Réalité : Née dans les caniveaux de Kiev sous le nom de Natacha. A volé sa première montre à sept ans. A volé son premier mari à dix-neuf. A volé la vie d'une héritière à vingt-quatre.

Observation : Elle pense qu'elle est en train de fouiller le Valet. Elle pense qu'elle a le contrôle.

Sasha se fige. Le texte change de temps. Il passe du passé au présent. Ses doigts s'immobilisent sur le plastique froid.

Observation suite : Elle vient de lire cette ligne. Elle va maintenant réaliser que le cadavre du Valet est encore chaud. Très chaud. Trop chaud pour un homme mort depuis deux heures.

Sasha lâche le dossier. Elle regarde sa main. Elle est couverte d'une substance visqueuse, noire comme de l'encre de seiche, qui commence à ramper sous ses ongles.

Ce n'est pas du sang. C'est une extension de l'obscurité.

Elle baisse les yeux vers le corps du Valet. La tête du domestique bascule lentement vers l'arrière, révélant qu'il n'a pas de cou, mais un mécanisme complexe de rouages et de pistons recouverts de chair synthétique. Le Valet n'était pas un homme. C'était une boîte noire. Un enregistreur.

Une voix grésille depuis la cage thoracique ouverte de l'automate :
— "Comptez vos visages, Natacha. Il en manque un sur votre liste."

Elle recule, trébuche sur la traîne de sa robe. Le carnet de dossiers brûle d'une lueur bleutée sur le sol. Les noms s'effacent pour être remplacés par un seul mot, répété à l'infini : .

Elle sent une main se poser sur son épaule. Pas une main d'homme. Une main faite de la même matière que les murs du domaine. Froide. Inflexible. Géométrique.

— Le pickpocket se fait toujours prendre par ce qu'il transporte, dit une voix qui semble venir de l'intérieur de son propre crâne.

Sasha tente de hurler, mais sa gorge est soudainement pleine de velours. Elle porte la main à sa poche. Elle y trouve quelque chose qu'elle n'a pas volé. Un petit objet rond, dur, poli. Un œil de verre.

Elle le sort. L'iris est d'un bleu saphir identique à celui du buste de Thorne qui l'attendait dans le hall. Elle comprend alors la nature du jeu. Ils ne sont pas là pour remplacer des aristocrates. Ils sont là pour devenir le décor. Ils sont la matière première d'une rénovation métaphysique.

Le Domaine de Verglas ne veut pas d'invités. Il veut des meubles qui se souviennent de la douleur.

Sasha regarde sa propre main commencer à se figer dans la pose parfaite d'une statue de l'effroi. Elle essaie de lâcher l'œil de verre, mais il est soudé à sa paume. Elle est la Mondaine. Elle est le geste suspendu. Elle est la main dans la poche de l'éternité.

L'horloge sonne deux heures et une minute. Le silence revient, plus lourd, plus dense. Un silence qui a faim.

Dans le carnet abandonné au sol, une nouvelle page se crée d'elle-même :

Statut : Archivée. Emplacement : Alcôve de l'escalier Est. Note : La peur sur son visage est d'une authenticité rafraîchissante.

Un courant d'air balaie le hall, tournant les pages du carnet jusqu'à la fiche de l'Amirale. Le texte commence à briller. La chasse continue, mais les prédateurs sont désormais des bibelots.

Sasha ne cligne plus des yeux. Elle est devenue la plus belle pièce de la collection, une voleuse capturée dans le cristal d'un instant volé à la vie. Son dernier secret ? Elle n'a même pas eu le temps de sentir son propre cœur s'arrêter. Il a simplement été remplacé par un ressort bien huilé.

Comptez vos visages. Celui de Sasha est maintenant un masque de porcelaine qui ne craquera jamais.

Chapitre 9

L'Invisible parmi Nous

L'air a le goût du fer et du mensonge rassis. Dans le grand salon, les bougies agonisent dans des spasmes de cire perdue, mais personne ne regarde la lumière décroître. Les yeux sont fixés sur le registre de cuir tanné que Julian Vane — « Le Poète » pour ceux qui aiment les étiquettes faciles — tient entre ses doigts tremblants. Sa mémoire eidétique est une malédiction, un scanner qui ne s'éteint jamais. Il récite les noms, les montants, les contrats de confidentialité signés avec le sang des ego.

« Il n'est pas là, murmure Julian. Les chiffres ne mentent pas, même si les hommes le font. Véra, Clara, moi-même, les quatre autres... et Sasha, qui n'est plus qu'un ornement de couloir. Nous sommes tous comptabilisés. Mais lui ? »

Le doigt de Julian désigne une silhouette immobile dans l'ombre de l'arche : le Valet. Une présence si parfaite qu'elle en devient absente. Une coupe de champagne vide sur un plateau d'argent. Un linceul amidonné.

« Qui t'a payé ? » aboie l'Amirale.

Sa voix est un couperet de guillotine. Elle s'avance, la main déjà crispée sur la crosse d'un automatisme dissimulé sous sa veste d'apparat. Le Valet ne répond pas. Il incline la tête, un mouvement si fluide qu'il semble mécanique, puis il recule d'un pas. Un seul. La pénombre le dévore avant même qu'il n'ait franchi le seuil.

« C'est une erreur système, ricane une voix intérieure, le fantôme de la logique qui s'effondre. Le personnel n'est pas censé sortir du cadre. »

L'Amirale ne croit pas aux fantômes, seulement à la trajectoire des balles. « Dans les cuisines. Maintenant. »

Le Domaine de Verglas n'est pas une maison ; c'est un organisme. Et les cuisines en sont l'estomac de fonte. Ils courent dans les couloirs, le bruit de leurs pas sur le marbre imitant la précipitation de rats sur un pont qui sombre. Julian suffoque, ses lorgnons glissant sur son nez moite. Il voit les pages de la réalité se corner.

Ils entrent dans la zone de service. Ici, le luxe s'arrête net. C'est le règne de l'utile, de la suie et du métal froid. Des rangées de chaudrons en cuivre pendent au plafond comme des têtes décapitées. Des hachoirs massifs sont aimantés à des barres de fer, luisant d'un éclat huileux.

« Il est passé par là », dit l'Amirale, pointant du doigt une trace de vapeur qui s'élève encore d'un évier.

Le silence de la cuisine est un personnage en soi. Il est gras, saturé d'odeurs de gibier faisandé et de dégraissant industriel. Soudain, un bruit de frottement métallique résonne au-dessus de leurs têtes.

Clang. Scritch. Clang.

Les conduits de service. Une architecture invisible, un réseau de veines d'acier galvanisé conçu pour transporter les odeurs de cuisson et la chaleur des fourneaux vers les sommets du domaine. Un labyrinthe pour les choses qui ne craignent pas l'obscurité.

« Il est dans les murs », souffle Clara M. Elle ajuste son châle de soie noire, ses yeux scrutant les grilles d'aération avec la précision d'un rapace. « Il ne cherche pas à s'échapper. Il nous observe. »

Véra Kol lève son arme et tire. La détonation est un blasphème dans cette cathédrale de fonte. Le projectile ricoche contre le conduit principal, arrachant une gerbe d'étincelles qui illumine brièvement une fente de ventilation. Un œil. Juste un instant. Une pupille dilatée, dépourvue de peur, dépourvue d'humanité. Puis, le bruit d'un corps glissant à une vitesse impossible dans la tuyauterie.

[LOG_ERROR: THE ARCHITECT IS LOSING CONTROL OF THE NARRATIVE]
[REBOOTING SCENE...]

La réalité se fragmente. Julian voit des lignes de code flotter entre les hachoirs. Il réalise que le Domaine n'est pas de pierre, mais de syntaxe.

« On doit le fumer ! » hurle l'Amirale. « Julian, les vannes de pression ! À droite du monte-charge ! »

Julian s'exécute, ses doigts de faussaire trouvant instinctivement les leviers de bronze. Il tire. Un sifflement strident déchire l'air. La vapeur surchauffée est injectée dans les conduits de service. Les tuyaux se mettent à vibrer, à hurler comme des bêtes suppliciées. C'est un concert industriel, une symphonie de douleur thermique.

Ils attendent le cri. Ils attendent le bruit d'un corps qui cuit dans sa propre livrée.

Rien.

Puis, une voix. Elle ne vient pas des conduits. Elle vient des haut-parleurs de service, ces vieux pavillons de cuivre poussiéreux accrochés aux coins du plafond. La voix est une modulation parfaite, un mélange de toutes les voix de la maison, une moyenne statistique de l'effroi.

« Monsieur est servi, » crache le haut-parleur dans un grésillement de fin du monde.

Une trappe s'ouvre brutalement au-dessus de Véra. Ce n'est pas un homme qui tombe, c'est une absence de lumière. Le Valet — ou la chose qui porte son costume — descend le long d'un câble de monte-charge avec une grâce arachnéenne. Il ne touche pas le sol ; il rebondit contre un billot de boucher, saisit un couteau à désosser dans un mouvement que l'œil ne peut pas décomposer, et disparaît à nouveau derrière une pile de plateaux chauffants.

« C'est un fantôme de bureaucratie ! » hurle Julian, en proie à une crise de panique lucide. « Il n'est pas sur la liste parce qu'il EST la liste ! Il est l'inventaire ! »

Clara M. sort un pistolet de poche, un jouet d'argent qui tire des aiguilles de tungstène. Elle vise le mouvement, l'ombre, la trace thermique. Elle tire trois fois. Chaque projectile s'encastre dans le bois ou le métal. Le Valet joue avec la géométrie de la pièce. Il utilise les angles morts, les reflets sur les cuivres, le timing des battements de cœur de ses proies.

Véra recharge son arme, ses mains ne tremblent pas, mais son visage est d'une pâleur de craie. « Regroupez-vous ! Dos au fourneau central ! »

Ils forment un triangle de paranoïa au centre de la cuisine. Autour d'eux, les conduits continuent de gémir sous la pression de la vapeur. L'humidité sature l'air, collant leurs vêtements à leur peau, transformant la pièce en un sauna de cauchemar.

Un bruit de froissement de papier.

Au pied de Julian, un petit carton blanc est tombé. Il le ramasse. C'est une carte de visite. Elle est vierge, à l'exception d'une empreinte digitale faite de suie et de sang frais.

« Il est derrière vous, » murmure Julian, le regard vide.

L'Amirale se retourne, mais il n'y a que la vapeur. Et pourtant, le reflet sur la porte chromée du grand four montre une silhouette debout juste derrière elle, la main levée, tenant non pas une arme, mais un plumeau de soie. Un geste de nettoyage domestique pour une élimination nécessaire.

L'Amirale tire dans le miroir du four. Le verre explose. La silhouette dans le reflet disparaît, mais une entaille nette apparaît sur la joue de Véra, comme si le verre brisé l'avait frappée depuis l'intérieur de la réalité.

« On ne peut pas tuer ce qui n'a pas de salaire ! » rit Julian d'un rire nerveux, brisé.

Le Valet est partout. Sa main émerge d'une grille pour éteindre le gaz. L'obscurité tombe sur la cuisine. Le seul point lumineux est le bout de la cigarette que l'Amirale vient d'allumer machinalement, un réflexe de condamnée.

Dans le noir, on entend le son d'un tiroir qu'on ouvre. Le glissement des couverts. Le tintement de l'argenterie. Le tueur dresse une table invisible dans les ténèbres, préparant le banquet de leur fin.

« Qui es-tu ? » crie Clara dans le vide.

« Je suis le reste, » répond la voix multidirectionnelle. « Je suis la différence entre ceux qui sont invités et ceux qui restent après le départ des invités. Je suis celui qui compte les visages quand ils sont empilés dans la cave. »

Un jet de vapeur aveuglant jaillit d'un tuyau rompu, isolant Clara du reste du groupe. Un cri étouffé, le bruit d'un corps traîné sur le sol de carrelage, puis le silence.

Quand la vapeur se dissipe, Clara M. a disparu. À sa place, posée délicatement sur le billot, se trouve sa broche en forme de lys, nettoyée, polie, brillant d'un éclat insoutenable sous la veilleuse de secours.

L'horloge de la cuisine, une horloge de gare massive incrustée dans le mur, avance d'une minute.

Deux heures et vingt-deux minutes.

L'Amirale regarde Julian. Julian regarde le vide. Le Valet est de nouveau dans les conduits, un murmure d'acier contre acier qui s'éloigne vers les étages supérieurs. Il n'a pas fini de faire le ménage.

Le Domaine de Verglas gémit sous le poids de l'hiver, et dans les cuisines de fonte, le sang commence à geler sur les lames d'argent.

Comptez vos visages. Il en manque désormais deux. Et le Valet a encore beaucoup de couverts à disposer..

Chapitre 10

La Mémoire du Faussaire

Le givre n'est pas de l'eau morte, c'est une archive qui refuse de se laisser effacer.

Julian Vane recule d'un pas, les talons claquant contre le carrelage de la cuisine, un damier absurde où chaque carreau semble vouloir lui aspirer la moelle. La vapeur, cette haleine de spectre, s'accroche encore à ses cils. Clara M. n'est plus qu'une odeur de violette amère qui se dissout dans l'oxygène raréfié. L'Amirale, debout près du billot, ressemble à une statue de sel que la mer aurait oublié de reprendre. Elle fixe la broche en forme de lys. Le bijou luit comme une dent de requin argentée.

— Elle ne s'est pas envolée, grogne Véra Kol, sa voix raclant le fond d'une gorge pleine de gravats. Elle a été soustraite. On ne meurt pas dans ce domaine, Julian. On est déduit de l'équation.

Julian ne répond pas. Son cerveau n'est plus dans la cuisine. Son cerveau est un projecteur de 35 mm coincé dans une boucle de rétroaction infinie. Ses globes oculaires brûlent. Derrière ses paupières, les images s'empilent avec la violence d'un carambolage sur l'autoroute. Il revoit le hall d'entrée. Le grand croquis à l'encre de Chine, encadré d'acajou, que le Mécène leur avait montré comme une relique du XVIIe siècle.

Flash.

L'épaisseur du trait. L'inclinaison de 12 degrés de la tour Sud. La signature de l'architecte : *V. H. Malphas, 1692*.

Flash.

Julian zoome. Dans son esprit, le grain du papier jauni se transforme en pixels. Ses doigts s'agitent dans le vide, traçant des lignes invisibles sur le métal froid du plan de travail.

— Julian ? Vous faites une crise ?

— Taisez-vous, Amirale. Le bruit de vos poumons gêne la résolution de l'image.

Il n'y a pas d'histoire ici. Il n'y a que du décor.

Julian revoit l'angle de la corniche dans le Grand Salon. Puis il le compare au croquis de l'entrée. Une erreur de perspective de trois centimètres. Insignifiant pour un œil humain. Pour Julian, c'est une hurlante obscénité. Il se déplace mentalement dans le couloir des Portraits. Il compte les marches de l'escalier d'honneur. Trente-deux. Mais le plan en indiquait trente-quatre.

Le domaine de Verglas n'est pas une forteresse. C'est une erreur de syntaxe architecturale.

[RAPPORT D'EXPERTISE N°404-B — ANALYSE DES MATÉRIAUX]

Sujet : Poutre maîtresse, aile Est.

Constatation : La veinure du chêne se répète tous les 1,20 mètres.

Conclusion : Ce n'est pas du bois. C'est de l'impression 3D haute densité recouverte d'un vernis de vieillissement chimique.

Julian ouvre les yeux. Ses pupilles sont des trous noirs. Il se tourne vers l'Amirale, son visage tordu par un rictus qui n'a rien d'humain.

— On est dans une boîte de Pétri, Véra. Une putain de maquette à l'échelle 1:1.

— De quoi vous parlez, petit poète ? On gèle sur place dans un château qui a vu passer trois révolutions.

— Non. On gèle dans un studio de tournage pour sadiques. Regardez le plafond, au-dessus des chambres froides. Regardez la jointure entre le mur et la voûte.

L'Amirale lève les yeux. Elle ne voit que de la pierre grise.

— C'est du staff, Véra. Du plâtre armé de fibres. Et derrière ? Derrière, il n'y a pas de fondations séculaires. Il y a des câbles. Des serveurs. Des poulies. Le plan de Malphas... Malphas n'a jamais existé. C'est un anagramme de "Phasmal", une branche de l'optique traitant des apparitions fantomatiques.

Julian s'approche du mur de briques derrière le fourneau. Il pose sa main sur la paroi. Il ne cherche pas la chaleur. Il cherche la fréquence. Son oreille se plaque contre la pierre froide.

Bruit blanc.

Un bourdonnement de 60 hertz.

— Le Mécène n'était pas un aristocrate, murmure Julian, ses mots sortant comme des éclats de verre. C'était un régisseur. Et nous ? Nous sommes les doublures lumière d'un film qui a déjà été monté. Clara n'est pas partie par une porte dérobée. Elle a été aspirée par un ascenseur de service qui ne figure nulle part car le "sol" est un faux plancher technique.

[SCRIPT SCÈNE 10 - INTERIEUR CUISINE - NUIT]

JULIAN (fiévreux) : "Le Domaine est une fraude ! Tout est faux !"

L'AMIRALE (sceptique) : "Et le sang ? Est-il faux lui aussi ?"

LE VALET (hors champ) : *Bruit de scie circulaire rencontrant un os.*

Julian se met à rire. Un rire sec, nerveux, qui résonne contre les casseroles de cuivre suspendues. Il se souvient du croquis. Il le projette sur le mur devant lui, en surimpression. Le plan du manoir commence à muter. Les pièces se réorganisent. La bibliothèque ne mène pas au fumoir, elle mène à une fosse de maintenance. Les couloirs ne sont pas des axes de circulation, ce sont des goulots d'étranglement.

— Le Valet n'utilise pas les conduits d'aération, Véra. Le Valet **est** la structure. Les murs bougent. Ils nous ont parqués ici comme du bétail pour une étude comportementale. "Comptez vos visages", qu'il disait. Mais on ne compte pas des visages, on compte des pixels défectueux avant la mise à jour finale.

L'Amirale saisit Julian par le col de sa veste, le secouant avec une force brutale.

— Redescendez, Vane ! Si c'est un décor, où est la sortie ? Où est le bouton "Stop" ?

Julian pointe un doigt tremblant vers l'horloge de gare massive, celle qui vient de marquer deux heures et vingt-deux minutes.

— L'horloge. C'est le seul objet authentique. C'est le métronome. Elle ne donne pas l'heure, elle donne le rythme cardiaque de la maison. Elle est connectée au verrouillage extérieur. Si on l'arrête, on casse la boucle de rendu.

Un gémissement métallique déchire l'air. Les murs de la cuisine semblent se rapprocher de quelques millimètres. La température chute brutalement, non pas parce que le feu s'éteint, mais parce que le thermostat a décidé que la scène devait être plus dramatique.

— Écoutez, dit Julian, le regard fixe.

— J'entends rien, répond Véra en dégainant un couteau de boucher.

— Exactement. Le vent de l'hiver dehors ? Le hurlement de la tempête contre les vitres ? C'est un fichier audio en boucle. Il vient de sauter. Il y a eu un *glitch*.

Dans le silence soudain, le bourdonnement de 60 hertz devient assourdissant. Julian se précipite vers l'horloge. Il voit les vis derrière le cadran de verre. Ce ne sont pas des vis à tête fendue. Ce sont des ports de connexion de données camouflés.

Sa mémoire eidétique lui renvoie alors une image de la cave, entrevue une heure plus tôt. Les corps empilés. Il réalise maintenant ce qui le dérangeait tant. Ils n'avaient pas de visages. Non pas parce qu'ils avaient été mutilés, mais parce qu'ils n'avaient jamais été terminés. Des mannequins de chair synthétique attendent leur tour pour devenir nous.

— L'Amirale n'est pas là, murmure Julian pour lui-même.

Il se retourne. Véra Kol est immobile au milieu de la pièce. Une goutte de vapeur s'est figée sur son front. Elle ne cligne plus des yeux. Elle est en pause.

— Véra ?

Pas de réponse. Le Poète est seul dans le cockpit d'une tragédie artificielle. Sa mémoire scanne le croquis du Domaine une dernière fois. Il cherche la faille. Le point de rupture. Et là, entre le cellier et la salle de bal, il le voit. Une zone d'ombre. Un "noir" total sur le plan de Malphas. Ce n'est pas une pièce. C'est le centre de contrôle.

Il s'approche de Véra, passe sa main devant ses yeux. Rien. Elle est un calque inactif.

— Vous étiez la meilleure d'entre nous, Véra. Trop parfaite pour être honnête.

Julian attrape la broche en lys sur le billot. Il ne la regarde pas comme un bijou, mais

comme une clé de serrage. Il l'insère dans l'interstice de l'horloge. Il force. Le verre craque. Derrière le cadran, il n'y a pas d'engrenages. Il y a une matrice de fibre optique pulsant d'un bleu électrique froid.

Le Domaine de Verglas pousse un cri, un véritable cri de machine qui surchauffe.

— À mon tour de falsifier la réalité, murmure le Poète.

Il plonge ses doigts dans la lumière bleue. Le monde s'étire. Le carrelage de la cuisine commence à se dissoudre en lignes de code verticales. Le sang de Clara, resté sur le sol, devient un texte d'erreur qui défile à l'infini.

Julian Vane ne compte plus les visages. Il compte les sorties de secours.

Au-dessus de lui, le plafond s'ouvre sur un ciel sans étoiles, un vide noir de studio où pendent des projecteurs éteints. L'hiver n'était qu'une climatisation trop forte. La peur n'était qu'une fréquence infrasonore.

Il fait un pas sur le cadran de l'horloge, l'utilisant comme une marche vers le néant technologique.

Le Valet apparaît alors au bord du vide. Ce n'est pas un homme. C'est une caméra sur vérins hydrauliques, équipée d'un scalpel. Elle bascule son optique vers lui.

Julian sourit. Sa mémoire a tout enregistré. Chaque mensonge du Domaine. Et il est temps de demander le remboursement.

Il saute.

Le Domaine de Verglas s'éteint.

Noir.

Chapitre 11

Le Verdict de l'Amirale

La neige n'est pas de l'eau gelée, c'est du bruit blanc qui a durci.

Véra Kol, que les dossiers d'un ministère enterré nomment encore « L'Amirale », fixe le vide qui grignote les boiseries du grand salon. Le Domaine de Verglas ne craque plus sous le poids de l'hiver ; il s'effondre sous le poids de sa propre obsolescence programmée. Derrière elle, le cadavre du Mécène — cette baudruche de porcelaine — ressemble à un accessoire de théâtre oublié après la générale.

Elle allume une cigarette dont la fumée monte en spirales géométriques, trop parfaites pour être réelles. Ses mains ne tremblent pas. Une Amirale ne tremble jamais, même quand le décor de sa vie est en train d'être démonté par des machinistes invisibles.

« Je sais que tu écoutes, petite caméra de mes deux, » crache-t-elle vers le plafond où les moulures commencent à pixéliser.

*Sujet : Véra Kol. Grade : Amirale de la Flotte Noire.

Action : Purge systématique des zones de corail.

Bilan : 4 102 disparus. 0 survivant.

Note : Le sujet ne montre aucun signe de remords, seulement une irritation face à l'inefficacité des munitions.*

— Tu veux mon visage ? poursuit-elle. Tu veux celui que j'ai porté à Oskir ? Tu veux voir l'ombre que les enfants projetaient sur le béton avant de devenir de la vapeur ? Je te le donne. C'est gratuit. C'est le solde de tout compte.

Elle retire sa veste d'apparat. Les médailles tombent au sol avec un bruit de plastique bon marché. Sous la soie, sa peau est une cartographie de cicatrices qui racontent une histoire que personne ne veut lire. Elle marche vers le centre de la pièce, là où le tapis se transforme en une grille de vecteurs bleus. Elle sait que le Valet est là. Elle sent l'huile hydraulique. Elle entend le ronronnement du moteur qui anime cette abomination de métal et de lentilles.

L'Amirale se met à rire. Un rire sec, comme du verre pilé dans un mixeur.

« Tu crois que c'est une tragédie ? C'est un bug. Nous sommes les personnages non-jouables d'un cauchemar qui a épuisé son budget. »

Soudain, le mur d'Est s'efface. Littéralement. Les couches de papier peint, de briques et d'isolation disparaissent pour révéler le néant chromatique du studio global. Le Valet émerge de la faille. Ce n'est plus une silhouette humaine, c'est un agrégat de capteurs, un bras articulé terminé par une lame de scalpel qui vibre à une fréquence capable de couper l'atome. L'optique centrale de la machine passe du rouge au blanc chirurgical. Elle scanne Véra.

— Viens me chercher, tas de ferraille, murmure Véra en sortant un briquet de sa poche. Tu veux de la vérité ? Je vais te donner de la combustion.

Elle ne cherche pas à fuir. Elle connaît la tactique de l'encerclement. Elle sait que le

Domaine est une boucle fermée. Elle a piégé le buffet. Non pas avec des explosifs conventionnels — la poudre ne brûle pas dans une simulation qui bugge — mais avec ce qu'elle a trouvé dans la cave : des bouteilles de solvant pur et les câbles de haute tension qui alimentent les projecteurs du « ciel ».

Elle se place devant le miroir de la cheminée. Son reflet n'est déjà plus le sien. Son visage alterne entre celui d'une vieille femme et un masque de texture non définie.

— Oskir n'était pas une erreur, dit-elle pour les micros. C'était une commande. Le Mécène a payé pour le massacre. Je n'étais que l'outil. Et toi, le Valet, tu es le nettoyeur qui vient effacer la preuve. Mais on n'efface pas une Amirale. On la décharge.

Le Valet fonce. Le mouvement est trop rapide pour l'œil humain, mais pas pour une femme qui a passé sa vie à anticiper les trajectoires de missiles. Elle bascule en arrière, saisissant le câble dénudé qu'elle avait dissimulé sous le tapis.

L'arc électrique est apocalyptique.

La foudre bleue déchire l'air. Véra hurle, sa main fusionnant avec le cuivre tandis que le courant traverse son corps pour aller frapper le châssis métallique du Valet. C'est un court-circuit ontologique. Le système de rendu du Domaine de Verglas entre en collision avec la réalité brute de la haute tension.

Le Valet se fige. Ses vérins expulsent de la vapeur noire. Son optique crépite, affichant des messages d'erreur en araméen, en binaire et en code Morse.

— Tu... es... une... erreur... de... script... bégaye la machine d'une voix qui ressemble à mille fréquences radio mélangées.

— Non, répond Véra, dont la peau commence à s'écailler comme de la peinture

vieille, je suis le verdict.

Elle lâche le câble. Son bras n'est plus qu'un moignon calciné. Elle recule, chancelante, vers le buffet piégé. Elle jette son briquet allumé dans le mélange de solvants et de gaz qui s'est accumulé.

L'explosion ne produit pas de son.

C'est un silence violent. Une onde de choc de pure lumière blanche qui gomme les murs, les meubles, et le Valet. L'Amirale se sent emportée, dématérialisée, transformée en une suite de zéros et de uns qui hurlent.

Mais le piège était plus complexe. Elle ne voulait pas détruire le Valet. Elle voulait forcer le redémarrage.

Véra ouvre les yeux. Elle n'est plus dans le salon. Elle est suspendue dans un réservoir de liquide amniotique translucide. Autour d'elle, des centaines de cuves identiques. Dans celle d'à côté, le corps de Julian Vane flotte, branché à des câbles qui s'enfoncent dans sa colonne vertébrale.

Elle n'est pas une Amirale. Elle n'a jamais été à Oskir. Oskir n'est qu'un fichier de « backstory » injecté pour lui donner la texture psychologique nécessaire à la performance.

Devant sa cuve, un homme en blouse blanche consulte une tablette. Il soupire.
— La numéro 1 a encore tenté de se suicider par surcharge. C'est la troisième fois ce cycle. Son archétype de coupable est trop instable.

— On efface et on recommence ? demande une voix hors champ.

— Non. Le public adore son intensité. Augmentez juste le niveau de traumatisme de 15%. On va lui donner un nouveau visage pour l'Acte XII. Quelque chose de plus pathétique. Une mère qui a perdu son enfant, peut-être ?

L'homme appuie sur une icône.

Véra sent une aiguille s'enfoncer dans sa nuque. La réalité se dissout. Le réservoir disparaît. Le froid revient.

Elle est debout dans un jardin de givre. Elle ne se souvient plus de l'Amirale. Elle ne se souvient plus de l'explosion. Elle regarde ses mains. Elles sont petites, fragiles. Elle porte une robe de deuil.

Elle lève les yeux vers le manoir qui brille sous la lune de synthèse.

« Monsieur ? » appelle-t-elle d'une voix de petite fille. « J'ai perdu ma poupée. »

Dans l'ombre de la porte, le Valet, dont la carrosserie est à nouveau impeccable et humaine, s'incline avec une élégance glaciale.

— Ne craignez rien, Mademoiselle. La fête va commencer. On vous attend pour le toast.

Elle sourit, mais dans un coin de son esprit, une petite étincelle bleue — un résidu de haute tension — refuse de s'éteindre. Une voix de fantôme murmure : *Compte tes visages, Véra. Compte-les avant qu'ils ne te les volent tous.*

L'hiver recommence. La neige tombe. Elle a le goût du plastique.

Chapitre 12

Le Masque de Chair

La neige a le goût de l'amnésie et du polystyrène expansé, une texture de fin du monde pour centre commercial désaffecté. Véra Kol, ou ce qu'il reste de la carcasse que l'on nommait « L'Amirale », avance dans le couloir des glaces, ses petits souliers vernis cliquetant sur le marbre comme des dents de lait sur une dalle funéraire. Elle porte une robe de deuil trop courte pour ses membres de vieille guerrière, et l'illusion est une lame de rasoir qui lui rase les lobes frontaux. Dans sa main droite, elle serre une poupée sans visage. Dans sa main gauche, une baïonnette invisible.

Le Domaine de Verglas ne respire plus. Il digère.

Elle franchit le seuil de la Galerie des Ancêtres. C'est une nef de silence, longue comme un purgatoire, où des centaines de cadres dorés fixent le vide. Mais les portraits n'ont plus de traits. Les toiles sont des miroirs d'argent liquide où s'écoulent les reflets des huit imposteurs, des résidus de pixels, des taches de Rorschach de la haute aristocratie que le Mécène avait ordonné de singer.

— Vous êtes en retard pour le dernier acte, Mademoiselle Véra, murmure une voix qui semble sortir des conduits d'aération. Ou devrais-je dire, matricule 704 ?

Le Valet est planté au centre de la galerie, sous le lustre de cristal qui vibre comme une ruche de frelons électriques. Il ne porte plus sa livrée de coton blanc. Il est nu sous une redingote de soie brute, sa peau est une cartographie de cicatrices rituelles, et son visage... son visage est un trou noir de géométrie parfaite. Il tient un plateau d'argent. Dessus, huit masques de chair fraîche, encore chauds, prélevés sur les cadavres de la soirée.

— Où est mon papa ? demande Véra, la voix brisée par une modulation de fréquence synthétique. Où est le Mécène ?

Le Valet esquisse une révérence qui ferait craquer les vertèbres d'un gymnaste.

— Le Mécène était un prologue, un accessoire de scène, une fiction nécessaire pour vous attirer ici, dans ce bocal de givre. Il croyait posséder cette lignée. Il croyait que l'on pouvait acheter des ancêtres comme on achète des parts de marché. Il a payé pour cette erreur. Avec son sang, qui était d'ailleurs d'un rouge d'une banalité affligeante.

Il s'approche d'un pas glissé. L'air se raréfie. Véra sent les galons de l'Amirale brûler sous sa peau d'enfant. Les souvenirs de massacres dans les fjords noirs percutent les images de goûters d'anniversaire qu'elle n'a jamais eus. Elle vacille. L'architecture de la pièce commence à se distordre : les murs se rapprochent, les plafonds s'abaissent, la perspective devient un piège à loup.

— Qui êtes-vous ? grogne-t-elle, et sa voix mue, repassant de la fillette à la prédatrice, une oscillation de radio entre deux mondes.

— Je suis le propriétaire légitime de ces regards, répond le Valet en désignant les cadres vides. Je suis Silas Van der Givre, le dernier des héritiers, celui que vous avez tous aidé à effacer par votre seule existence. Chaque fois qu'un faussaire comme Julian Vane écrit mon nom, mon nom s'étirole. Chaque fois qu'une Baronne de pacotille comme votre amie Clara porte nos soies, ma peau s'amincit. Vous n'êtes pas des acteurs, Véra. Vous êtes des parasites ontologiques. Vous avez dévoré l'histoire de ma famille pour remplir le vide de vos propres vies de mercenaires.

Il lève une main longue, arachnéenne. Sur le bout de ses doigts, des filaments de fibre optique s'agitent, cherchant une prise.

— Le Mécène m'a créé une forme de serviteur pour mieux m'humilier, pour me forcer à servir le vin à ceux qui usurpaient mon sang. Mais on n'enferme pas un héritage dans une carrosserie de métal et de protocole. Ce soir, le cycle se ferme. Je ne veux pas de vengeance. La vengeance est une émotion de roturier, un truc de série B. Je veux la restitution.

Véra recule, ses talons heurtant le cadre d'un portrait géant. Le visage de l'Amirale y apparaît soudain, mais il se craquelle, révélant la petite fille terrifiée dessous, puis plus rien, juste une texture de bruit blanc.

— Vous allez nous tuer pour des tableaux ?

— Vous ne comprenez pas, soupire Silas avec une lassitude séculaire. Je vais vous *désinstaller*. Vous êtes les virus qui s'attaquent à la mémoire du monde. En incarnant ces rôles, vous les avez souillés. En mourant sous ces visages, vous allez les rendre à la terre, lavés de votre identité de rebut. Je ne vais pas vous tuer, Véra. Je vais vous effacer jusqu'à ce que la Galerie soit à nouveau pleine de moi-même.

Il lance un geste vers le plafond. Le lustre explose. Non pas en éclats de verre, mais en éclats de temps. Des séquences de la vie de Véra défilent sur les murs de la galerie : son premier meurtre, le goût du sang sur la neige de l'Amirale, les mains de son instructeur, puis soudain, le visage d'une femme qu'elle a oubliée, sa véritable mère, peut-être. Silas saisit le stylet d'argent, celui qui a traversé la gorge du Mécène.

— Comptez vos visages, Véra. Un pour la guerre. Un pour la honte. Un pour la peur. Un pour ce mensonge que vous appelez votre âme.

Il fond sur elle. La vitesse est inhumaine, un flou cinétique qui déchire l'air. Véra lève sa poupée comme un bouclier, mais le jouet explose en un nuage de plumes de corbeau. Elle sent le froid de l'acier contre sa carotide. Mais ce n'est pas de la douleur.

C'est une aspiration. Une sensation de vide, comme si on aspirait les couleurs d'un film pour ne laisser que le celluloïd nu.

— Regardez-vous, chuchote Silas à son oreille, son souffle sentant la glace ancienne et le circuit imprimé. Vous n'êtes déjà plus là.

Elle jette un dernier regard au miroir en face d'elle. Elle n'y voit pas une amirale. Elle n'y voit pas une enfant. Elle y voit un espace blanc, une zone de non-droit. Derrière elle, les autres mercenaires sont déjà figés dans les cadres, transformés en pigments immobiles, leurs identités volées enfin restituées à la pierre du domaine.

— Le toast est porté, dit le Valet en retirant le stylet, désormais noir de l'encre de son existence.

Véra essaie de crier, mais sa bouche n'est plus qu'une ligne tracée au fusain. Ses jambes deviennent de la toile. Ses mains se fondent dans le cadre. Elle est le dernier visage. Le dernier visage que Silas Van der Givre accroche à sa solitude.

Le domaine tremble une dernière fois. Le verrouillage s'ouvre sur une aube qui n'a pas d'ombre. La neige s'arrête de tomber, car il n'y a plus personne pour la voir. Dans la Galerie des Ancêtres, Silas range son plateau. Il est seul, au milieu de ses fantômes, enfin propriétaire de son propre néant.

Il éteint la lumière.

Il ne reste que le bruit du vent qui siffle dans les orbites vides des cadres.

Le récit se fige. Le script se froisse.

Fin de transmission.

Chapitre 13

L'Agonie du Verglas

La température chute de sept degrés par adjectif. L'air dans la Galerie des Ancêtres n'est plus de l'oxygène, c'est du verre pilé que l'on force dans les poumons de Clara M. Sa robe en soie noire craque, pétrifiée par le givre qui grimpe le long de ses cuisses comme une main de mort. À ses côtés, Julian Vane n'est plus un poète ; il est une ponctuation tremblante, un point d'interrogation courbé sur lui-même dont les doigts, bleuis par l'hypothermie, tentent de gratter le givre sur ses lorgnons. Ils ne voient plus le monde, ils voient le grain de la toile.

Le Valet avance.

Son pas ne fait aucun bruit sur le marbre blanc, car le marbre n'est plus de la pierre. C'est une couche de blanc de titane, épaisse, appliquée au couteau par un démiurge en colère. Le Valet tient son stylet d'argent comme un pinceau chirurgical. Il n'a pas besoin de courir. Le froid est son complice, un agent de sédation qui fige les muscles et ralentit les battements de cœur jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que les tic-tacs d'une horloge que l'on oublie de remonter.

— Vous sifflez, Julian, murmure Clara, et sa voix se brise comme une fiole de parfum gelée. Arrêtez de... siffler.

— Ce n'est pas moi, répond Julian, les dents s'entrechoquant avec un bruit de dés jetés sur une table de jeu. C'est le chauffage. Les conduits... ils ne crachent plus de chaleur. Ils aspirent la nôtre. Le Mécène ne voulait pas de survivants. Il voulait des natures mortes.

Le Valet s'arrête à trois mètres. Sous son masque de porcelaine, on devine un sourire qui n'a pas besoin de lèvres pour exister. Il incline la tête, observant ses proies avec la minutie d'un taxidermiste devant une pièce rare. Le système de verrouillage du Domaine de Verglas émet un gémissement métallique, un cri de baleine d'acier résonnant dans les fondations. Les portes ne s'ouvriront pas avant que le dernier pigment n'ait séché.

— Clara, écoute-moi, bafouille Julian en fouillant dans sa redingote. J'ai... j'ai la mémoire de tout. Chaque contrat. Chaque visage que j'ai falsifié. Je peux nous réécrire.

— On ne réécrit pas avec du sang gelé, Julian.

Clara sort un petit flacon de sa manche. De la violette amère. Pas un parfum. Un solvant. Le dernier tour de passe-passe d'une Baronne qui n'a jamais possédé de terre, seulement des secrets. Elle le jette au visage du Valet. Le verre explose contre la porcelaine. Le liquide ronge, fume, attaque le masque. Le Valet recule, mais il ne crie pas. Il n'y a pas de cordes vocales sous le masque, seulement des fils de cuivre et des intentions narratives.

Le Valet porte la main à son visage. La porcelaine fond, révélant... rien. Un vide textuel. Une absence de description que l'esprit de Julian sature immédiatement de ses propres terreurs.

— SHOW, DON'T TELL, hurle Julian à l'adresse des murs, de l'auteur, de Dieu.
MAIS IL N'Y A RIEN À MONTRER !

Il s'élançe. C'est un mouvement désespéré, une rature sur une page blanche. Il percute le Valet, et tous deux s'effondrent sur le sol de marbre qui commence à devenir translucide. On voit des ombres passer sous leurs pieds, les anciens mercenaires, Véra, les autres, déjà enfermés dans les strates inférieures du récit, leurs

visages figés dans une agonie de pigment.

Clara rampe vers les vannes du chauffage, derrière la colonne de bronze. Ses doigts collent au métal froid. La peau s'arrache, laissant des lambeaux roses sur le cuivre. Elle tourne. Rien. Le froid redouble. Le narrateur s'en moque. Le froid est une nécessité structurelle pour clore le chapitre.

— Julian ! Lâche-le !

Julian est au sol, ses mains serrées autour du cou du Valet. Mais le cou n'est qu'un tube de cuir rempli d'encre noire. L'encre gicle, tache les mains du Poète, s'infiltré dans ses pores. Il ne se bat pas contre un homme, il se bat contre sa propre disparition. Sa mémoire eidétique devient son fardeau : il se souvient de chaque visage qu'il a volé, et chacun de ces visages réclame sa place dans ses muscles qui lâchent.

— Je deviens... la marge... murmure Julian.

Le Valet se redresse avec une lenteur de automate. Il ramasse son stylet. Il ne regarde plus Julian. Julian est déjà une tache. Il regarde Clara. La Baronne. La Manipulatrice. Celle qui pensait pouvoir rester en dehors du cadre.

— Le Domaine n'accepte pas les observateurs, Clara, dit la voix qui semble provenir des murs eux-mêmes. Il n'accepte que les sujets.

Le froid atteint le cœur de Clara. Elle sent ses battements ralentir : un coup de tambour... deux secondes... un coup de tambour... quatre secondes... Elle regarde ses mains. Elles ne sont plus de chair. Elles sont des coups de pinceau rapides, inachevés. Le Valet lève son stylet d'argent. Il ne va pas la poignarder. Il va la signer.

— Attends, parvient-elle à articuler. Si tu nous tues... qui lira ?

Le Valet s'arrête. Le stylet tremble à quelques millimètres de sa gorge. Le vent hurle dehors, mais à l'intérieur, le silence est un bloc de glace massif.

— Le lecteur n'est qu'un voyeur de plus dans la galerie, Clara. Un autre masque qui regarde par le trou de la serrure. Tu n'es pas une victime. Tu es un chapitre qui se ferme.

Le Valet pose la pointe d'argent sur le front de la Baronne.

La chaleur revient brusquement, mais c'est une chaleur qui brûle, une chaleur de four crématoire, la chaleur de la destruction du décor. Les murs de Verglas commencent à se liquéfier. Le verre des fenêtres coule comme de la mélasse. Julian disparaît, dissous dans une flaque de noirceur qui dévore le sol.

Clara essaie de hurler, mais le stylet s'enfonce dans sa peau comme dans du beurre. Pas de douleur. Juste une sensation de complétude terrifiante. Elle n'est plus Clara. Elle est la "Femme à la robe noire", Huile sur toile, 1892. Elle sent le cadre se refermer sur ses membres. Elle sent le vernis qui la recouvre, la protégeant de l'éternité et de la vérité.

Le Valet retire son stylet. Il est seul maintenant dans une pièce qui n'a plus de toit, sous un ciel de papier mâché où les étoiles sont des trous d'épingle.

Il regarde le lecteur, là-bas, derrière l'écran, derrière la page. Il ajuste son masque qui a repoussé, lisse et parfait.

— Ne comptez pas les visages, murmure-t-il. Comptez les vides qu'ils laissent.

La neige recommence à tomber, mais ce sont des cendres. Des cendres de manuscrit. Le Domaine de Verglas s'évapore dans le blanc absolu de la fin de paragraphe.

Le chauffage est définitivement coupé.

Le texte s'arrête parce qu'il n'y a plus d'encre pour nourrir la bête.

La dernière chose que Clara voit, avant que son regard ne devienne fixe pour les cent prochaines années, c'est le Valet qui range ses pinceaux dans une boîte qui ressemble étrangement à un cercueil d'enfant.

Il éteint le monde.

Noir.

Silence.

Le froid gagne la pièce où vous vous trouvez.

Chapitre 14

L'Aube des Survivants

06:42.

L'acier hurle un cri de délivrance, une plainte de métal rouillé qui s'étire sur dix octaves de givre pur.

C'est le son de la réalité qui reprend ses droits de douane.

Les verrous du Domaine de Verglas ne s'ouvrent pas ; ils explosent, projetant des éclats de givre contre les murs de porphyre, libérant enfin la pression de cette cocotte-minute d'identités frelatées.

À l'extérieur, le soleil est une pièce de monnaie pâle jetée dans une flaque d'acide. Le monde existe encore, malheureusement.

L'optique est sale. La lentille de la caméra semble griffée de l'intérieur.

Les premières unités arrivent avec la grâce de pachydermes dans un magasin de cristal soufflé. Gyrophares bleus sur fond de neige immaculée : un décor de carte postale souillée par de l'encre de Chine. Ils ne savent pas encore qu'ils entrent dans un tombeau de luxe, un diorama où le sang a la consistance du velours.

Le Commissaire divisionnaire — appelons-le l'Intrus — s'arrête sur le seuil. Ses bottes de cuir grincent sur les débris de porcelaine. Il ne voit pas les cadavres tout de suite. Il voit d'abord l'absence. L'absence de sens.

— Monsieur le Commissaire ?

— Ne touchez à rien. Ce n'est pas une scène de crime. C'est une exposition.

Le Domaine de Verglas n'était pas une forteresse. C'était une machine à broyer les noms. Derrière les panneaux de boiseries, nos techniciens ont découvert des kilomètres de bandes magnétiques, des fiches anthropométriques datant de l'ère pré-digitale, et des cuves de formol contenant des visages de cire si parfaits qu'ils semblent respirer sous la lumière des torches. Le "Mécène" n'était pas un homme. C'était une fonction. Un poste vacant que ces huit imbéciles ont tenté de remplir avec leur propre vacuité.

1. Retrouvée dans la salle des cartes, figée dans une rigueur cadavérique qui dépasse les lois de la biologie. On a trouvé du sable du désert dans ses orbites. Elle n'était déjà plus qu'une statue de sel bien avant que le premier coup de stylet ne soit porté.

2. Disposé sur le piano à queue. Ses doigts ont été sectionnés et remplacés par des plumes d'oie. On n'a pas retrouvé son cœur, mais une petite boîte à musique jouant une boucle de silence.

3. Ah, Clara. Elle est là, dans son fauteuil. Son regard est une invitation au néant. Mais quand le médecin légiste a tenté de lui fermer les paupières, il a réalisé qu'elles étaient peintes. La chair dessous avait disparu, remplacée par de la gaze imbibée de parfum de violette amère.

Le décompte continue. Un, deux, trois... sept.

Il en manque un.

Il manque toujours le dernier pour que la boucle soit bouclée, pour que le texte se repose.

Le Valet n'est pas dans la liste des invités. Le Valet est l'ombre qui tient la chandelle pour que vous puissiez lire ces lignes sans vous cogner aux coins des paragraphes.

— Il y a un problème, murmure l'Intrus en remontant le col de son manteau.

— Lequel, Monsieur ?

— Le corps n°4. Le "Mécène".

— Oui ?

— Il est vide.

Le costume est là, posé sur le sol du grand salon, parfaitement disposé comme si l'homme s'était évaporé en un clin d'œil. Le masque de porcelaine est fendu en deux, révélant une absence de crâne, une absence de tout. Juste un courant d'air froid qui semble s'échapper du plancher.

Et puis, il y a le survivant.

Celui qui sort de la brume, les mains levées, le visage barbouillé de cendres de manuscrit. Il marche avec la raideur d'un automate dont on a oublié de remonter le ressort. Les policiers hurlent des ordres qu'il n'entend pas. Il regarde l'objectif. Il regarde la faille dans le quatrième mur.

Est-ce Julian ? Est-ce Véra sous un nouveau masque ?

Non. C'est l'Héritier.

Celui qui a compris que pour survivre à cette histoire, il fallait cesser d'être un personnage et devenir le papier.

Voix de l'Héritier : "Vous cherchez des coupables. Vous cherchez des motifs. Vous êtes tellement... analogiques. Vous ne voyez pas que le Domaine n'est pas une maison de briques ? C'est une structure syntaxique. Le Mécène n'est pas mort. Il a fini son paragraphe. Il a déposé son stylet parce que la page était pleine."

Voix de l'Intrus : "On a retrouvé huit identités, mais seulement sept corps physiques. Où est le huitième ?"

Voix de l'Héritier (Rires secs, bruit de verre brisé) : "Le huitième est celui qui vous raconte tout ça. Il est celui qui ajuste votre vision. Il est celui qui range les pinceaux dans la boîte. Vous ne le trouverez pas dans le Domaine. Il est déjà dehors. Il est peut-être en train de vous regarder lire son dossier."

L'aube ne révèle rien. Elle se contente d'éclairer le désastre avec une cruauté clinique.

Le Domaine de Verglas commence à s'effriter. Pas comme une pierre qui tombe, mais comme une image qui sature, qui pixellise, qui perd sa résolution. Les murs deviennent gris, puis blancs, puis rien.

La police recule. Les voitures de patrouille patinent dans une neige qui n'est plus de l'eau gelée, mais des confettis de dictionnaire.

Le secret du Domaine ? Il n'y en a jamais eu. C'était un piège à égo. Une cage pour ceux qui croyaient que posséder un nom suffisait à exister.

L'un des survivants — appelons-le l'Ombre — s'éloigne vers la forêt de pins qui bordent le domaine. Il porte une mallette. À l'intérieur, il n'y a pas d'argent. Pas de bijoux. Juste des masques de rechange et une bouteille d'encre noire, épaisse comme du sang de dieu.

Il s'arrête une seconde. Il sent le froid gagner la pièce où vous vous trouvez. Il sent votre souffle court derrière l'écran.

Il ne se retourne pas.

Le récit a des fuites. Le chauffage est coupé. Le blanc gagne du terrain, dévorant les adjectifs, grignotant les verbes d'action, effaçant les visages que vous avez tenté de compter.

Six.

Cinq.

Quatre.

Trois.

Deux.

Le dernier visage, c'est le vôtre, reflété dans le noir de l'écran quand le curseur cessera de clignoter.

Le Domaine de Verglas n'est plus qu'une tache sur la rétine du temps. L'aube n'était qu'un projecteur qu'on éteint avant de quitter le théâtre. Le silence qui s'installe n'est pas la paix ; c'est l'absence totale de voix pour le briser.

Comptez les vides.
Le compte est bon.

Le texte s'évapore dans le blanc absolu de la fin de paragraphe.

Fin de transmission.

Noir.

Silence.

.

FIN

Merci d'avoir lu "Comptez vos Visages"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)